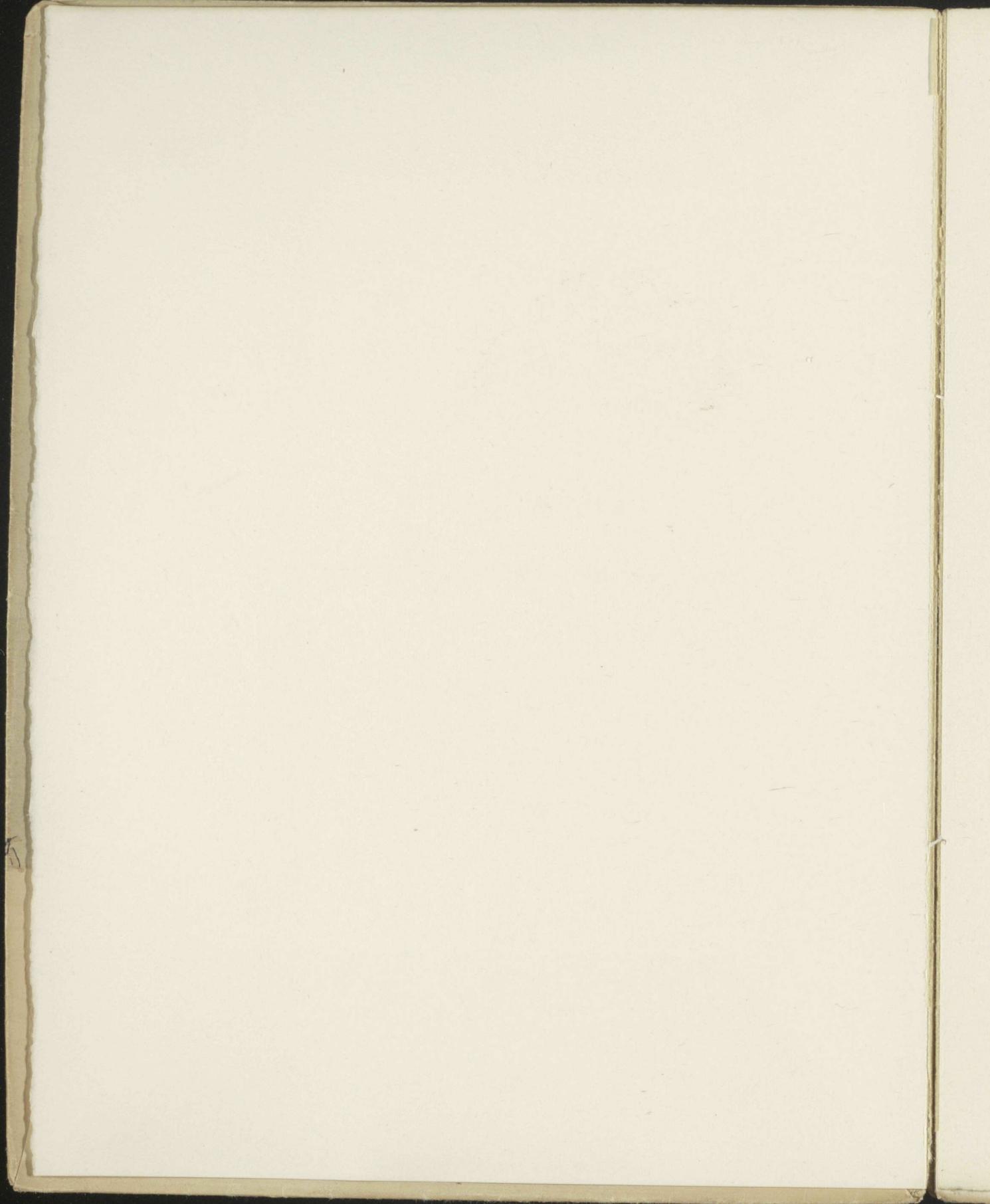


ML
A
5859

9000-





LES MARIS
DE
MADEMOISELLE NOUNOUCHE



CAMILLE LEMONNIER

LES MARIS

DE

M^{LLE} NOUNOUCHE

HISTOIRE DE CHATS

Soixante-cinq Aquarelles de A. Vimar



PARIS

H. FLOURY, éditeur

1, Boulevard des Capucines, 1

1906

CAMILLE LEMOYNIER

ALL LECTURES

THE HOLLANDS

AUX LECTEURS

Ne croyez point que nous voulûmes faire concurrence à Monsieur de la Palisse, en inscrivant sur le titre de cet ouvrage ces trois mots : *Histoire de Chats*.

Il était besoin, grand besoin, d'affirmer que cette aventure s'est passée dans le monde de ces félins, car l'on en pourrait douter maintes fois.

Tous les sentiments variés qui passent dans ces petites têtes moustachues, dans ces poitrines velues, orgueil, jalousie, amour, mensonge, sont des sentiments humains.

Ces aventures sont également singulièrement humaines.

Je n'en disconviens pas ; mais pourquoi ne seraient-elles pas également permises à des chats ? qui dira, mieux que Darwin et Littré, où commence le domaine de l'homme, où finit celui de la bête ?

Ceci est bien une *Histoire de Chats*, comme les fables de La Fontaine sont des moralités pour bêtes,

CAMILLE LEMONNIER

Les Maris de
M^{lle} Nounouche

AQUARELLES

DE

A. VIMAR



a. vimar

H. FLOURY, éditeur

1, Boulevard des Capucines, 1

PARIS

ce sont bien, d'ailleurs, ces animaux si étonnamment pervers que Vimar a si excellemment dessinés le long de ces pages.

Mademoiselle Nounouche n'est pas un joli sujet de corps de ballet, c'est une adorable minette, une chatte frivole, amoureuse, traîtresse, coquette, gourmande... comme une femme.

Vimar a délicieusement paraphrasé ce roman léger, fantaisie charmante et curieuse au plus haut degré, dans l'œuvre austère, rude, parfois brutale de Camille Lemonnier, ses chats sont merveilleux d'expression et de justesse — ce sont des bêtes comme il fallait, presque des gens comme il convient... car cette histoire est-elle bien une *Histoire de Chats* ?

Et c'est à la fois une surprise et un régal, que ce livre inattendu du robuste écrivain du *Mort*, illustré par un maître-peintre qu'on ne connaît, en général, que par les pages éparpillées dans les journaux illustrés.

Vimar illustrateur, Lemonnier humoriste, le livre valait d'être fait, par son imprévu, sa grâce, sa perfection.

JÉRÔME DOUCET



I

Jusqu'à l'âge de deux ans je fus un gros petit chat insouciant et léger, ni beau ni laid, trottant le guilledou et me souciant du reste comme d'une châtaigne. J'avais la robe noire avec une tache de lait dans le cou, le ventre blanc, des manchettes à chaque patte et une frimousse enfarinée d'où sortait un joli pinceau de crins argentés. Ma mère, qui raffolait de crème et qu'une bonne concierge d'hôtel garni avait nourrie tout le temps de ses couches

uniquement de jattes de lait, m'aimait beaucoup à cause des crevés d'un blanc laiteux de ma fourrure : elle-même disait souvent que cela lui rappelait le bon temps.

Je déclare ici en forme de parenthèse que ma mère était d'une bonne famille du faubourg, laquelle ne roulait pas carrosse précisément, mais fut toujours recommandable par ses vertus.

Quand je revenais à la maison après m'être roulé dans le charbon avec les petits chats du voisinage, ma mère me disait en me donnant une tape de sa patte plucheuse sur les babines :

— Vaurien, tu oublieras donc toujours que la propreté fut une des vertus les mieux pratiquées des Mistigris ?

Elle mouillait alors l'extrémité de sa patte en la léchant de sa langue rose et se lavait la tête en me disant :

— Petit coquin, fais comme moi.

Mais je m'y prenais si gauchement qu'au lieu de me blanchir je me charbonnais encore plus ; et il n'était pas rare que je me fourrasse une griffe dans l'œil.

Ma bonne mère riait d'abord de tout son cœur, puis soupirait, et finalement je sentais sa langue râpeuse me courir dans le dos. Et tout en soupirant elle se livrait à de dolents retours sur le passé.

— Ah ! si j'avais écouté mes parents et si, au lieu d'en faire à ma folle tête, je m'étais mariée bien sagement avec le petit roux musqué d'en face, peut-être eussé-je eu mieux que ce vilain petit masque qui salit soir et matin ses chaussettes comme un rustre des champs ! Mais le cœur m'a perdu ; j'ai lu trop de romans.

Ainsi se désolait ma petite maman, par affectation plutôt que par le chagrin réel, car mon père et ma mère faisaient très bon ménage ensemble et personne ne les a jamais entendus se chamailler.

Elle était toute blanche et boulotte, ma mère, avec des yeux verts, et d'un vert clair et brillant comme l'eau des fontaines, du reste, nonchalante et bonne, et volontiers elle demeurait tout le jour pelotonnée sur son tapis en rêvant à des chimères. Sa grande joie était de parler des Mistigris desquels elle prétendait descendre par les bâtards, et qui, ayant toujours eu en partage la fortune et la beauté,

vivaient en grands seigneurs, sans se salir les pattes à chasser les souris.

Quand elle voyait passer dans la gouttière ou le long des soupîraux de cave un de ces nobles descendants des Mistigris, lentement, avec des mitaines éclatantes, sa collerette empesée, ses moustaches cirées, son sautellement de gentilhomme marchant sur ses pointes, elle accourait lui faire la révérence en lui disant :

— Bonjour, monsieur mon cousin.

Une fois, l'un de ces faquins, grand bellâtre à mine entreprenante, qui portait sur des haut-de-chausses de satin gris un pourpoint de velours noir moucheté de rose feu, trouva ma mère si bien de sa famille et lui fit tant de doléances sur le malheur qu'elle avait de s'être mise en roture, que mon père qui les regardait en tapinois à travers un œil-de-bœuf, les vit bientôt se frotter l'un contre l'autre en faisant le gros dos, ce qui est le signe d'une certaine amitié, comme on le sait, et descendit à toutes jambes de peur d'accident. Mais le futé compère avait longtemps hanté les ruelles et savait sortir d'affaire sans y perdre ses poils.

Il s'alla frotter à mon père, à peu près comme il l'avait fait à ma mère, et lui dit en retroussant sa babine dans un sourire :

— Que votre grâce accepte mes compliments pour l'honneur qu'elle a d'être mêlée, quoique de loin, à notre maison. J'entretenais à ce sujet madame votre épouse, et je suis bien aise de voir qu'elle vous aime de tout son cœur.

Sans être d'humeur sombre, mon père n'aimait pas les galants et voulait que son lit fût à lui. Il miaula aigrement quelques mots et emmena sa femme, pendant que le fils des Mistigris détalait en se trémoussant, rengorgé dans son jabot et les pattes en dehors, comme un maître de ballet.

Certainement, ma bonne mère n'était plus jeune en ce temps et on lui voyait en l'embrassant de petites raies menues aux babines ; mais elle était si grasse, si dodue, si pelue, si douillette, avec des potelés si mignons dans les reins, des bourrelets si rondelets aux épaules, tant de fossettes aux joues et de petits creux aux cuisses, elle avait l'air si bonne personne, poussant çà et là de petits soupirs tendres qui la gonflaient et louchant mélancoliquement aux mouches

à travers ses paupières mi-closes, de plus, sa démarche avait gardé une légèreté si juvénile tandis qu'elle s'en allait flairant l'air de son nez rose et sa belle fourrure d'hermine toisonnant dans le vent, elle faisait tant honneur à mon père en un mot qu'on l'eût prise pour quelque grasse demoiselle à marier, pucelle, chaste et bien nourrie, comme on en voit derrière les rideaux, sur les housses au crochet des coussins, regardant passer les galants par la fenêtre.



a. V. a. 2



II

Mon père, lui, était le meilleur mari du monde et il avait pris l'allure d'un bon rentier aimant ses aises, sa femme et son fils par-dessus tout. Il avait été élevé à la campagne dans une grasse ferme, en compagnie des chiens et des poules, par des parents honnêtes et laborieux.

Je n'ai connu ni mon grand-père ni ma grand-mère, mais mon père me disait souvent que c'étaient

de vieilles gens très simples, dont la vie s'était écoulee entre le grenier et la cuisine et qui, malgré leurs rhumatismes, pourchassaient encore, à un âge avancé, les souris dans les recoins.

Mon père avait environ douze mois quand on le mit un matin dans un panier et qu'une grosse fille le porta à la ville. Le jarret leste, la tête grosse et les jambes pattues, hardi, tapageur, du reste bon enfant, il se fit tout de suite des camarades.

Il passa une demi année à courir la prétentaine dans les ruelles et sur les toits, était de toutes les parties, piaulait des ballades sur les balcons, pinçait des boléros sur les gouttières, pelotait pour les belles, courant la rousse et la blanche, mettant en fuite le guet, fourrageant les greniers et cassant les vitres comme un parfait Don Juan.

Une après-midi qu'il rôdait entre chien et loup, il vit dans un rayon de lune, derrière un rideau, une fine demoiselle blanche qui se grattait la tête du bout de sa patte et s'interrompait parfois dans ce manège pour bâiller à la lune. Il courut chez un petit rabbin du voisinage qui passait son temps à

faire des mariages et lui demanda quelle était cette menue blanche personne.

Le vieux rabbin cligna de l'œil et lui donnant une tape à travers la figure lui dit :

— Pour un vaurien de campagne, tu n'as pas trop mauvais goût, mon garçon. La demoiselle est de bonne famille, honnête et fort au goût d'un certain marquis roux qui loge en face et lui fait la cour. Il n'y a pas dans tout le quartier de plus joli parti, ni plus galant, ni mieux troussé, et personne n'a vu le dessous de sa cotte blanche.

Mon père, chat têtù, fit dès ce jour grande toilette, se lissa, huila ses bottines, blanchit ses manchettes et s'étudia aux belles postures sur la margelle d'un puits. Vainement ses amis l'attendaient des heures devant sa porte pour aller faire ensemble les polissons : il ne paraissait plus, les laissant fort en peine de ce grand changement ; mais l'ayant vu un matin déguerpir de chez lui, la tête sur le côté, lui-sant, verni, trottant en chattemite sur le bout des pattes, avec un air de grand mystère, ils eurent le mot de l'énigme, plus heureux qu'une certaine grosse minette étourdie, amoureuse, disait-on, de mon au-

teur, laquelle le voyant passer un matin en si fringant équipage, rentra chez elle légèrement émue, en se demandant : « Où donc courait si vite M. Loulou ? »

M. Loulou, ainsi s'appelait mon père, sentant le beurre et la graisse fine, s'en était allé simplement, selon sa nouvelle habitude, roucouler sous la fenêtre de M^{lle} Poupouche.

Il arriva à la fin que la plus honnête des minettes, fiancée par ses parents au petit marquis qu'elle n'aimait pas, sortit une nuit de chez elle, pour n'y plus rentrer. Parents, aisance, riches partis, grasses lippées, elle sacrifia tout à mon père, et le suivit dans son grenier à paille.

C'est la seule faute que commit ma mère et je lui dois le jour.





III

Mon père et ma mère vivaient retirés, presque sans commerce avec le dehors.

Les jeudis, pourtant, un ménage des environs, vieux époux fourrés et gras à lard, leur faisait visite et l'on cassait une brioche en compagnie.

Je les verrai toujours entrer, ces dignes conjoints, madame devant et monsieur derrière, avec leurs petits manchons mangés des mites et leurs pelisses

râpées aux coudes, faire la révérence, la queue en l'air et le dos rond, en pinçant un sourire aigre comme un citron, aplatir, sous leurs vieilles cuisses, leurs pans fourrés pour éviter les plis, et puis, avec mille petites façons, se mettre à miauler en disant un mal affreux du prochain.

Mon père et ma mère leur rendaient leurs visites, moins par amitié que par convenance.

Ma mère, qui était coquette, se levait ce jour-là, — c'était généralement un samedi, — plus tôt que de coutume et passait la matinée à se laver des pieds à la tête.

Puis nous nous mettions en route, ma mère en falbalas bouffants et s'éventant comme une marquise, mon père en culottes courtes et escarpins vernis comme au bon temps, sa tabatière en poche et le jabot saillant, moi sautant derrière, la moustache haute, la raie aux cheveux, bas blancs et veston brossé, regardant les minettes de travers comme un écolier en vacances.

M. et M^{me} Pouboulotte avaient autrefois connu l'aisance chez un brave concierge du Marais, mais lassés de cette médiocrité, ils s'étaient mis un jour à

courir le monde, cherchant partout l'or de Californie et ne récoltant que déboires et misères.

Après six ans de lointaines aventures ils s'étaient estimés bien heureux de pouvoir croquer, au fond d'une soupente, les souris d'un petit épicier qui voulut bien les accueillir, hâves, maigres, déguenillés, ayant les oreilles à jour, les flancs en fer à gaufres, la queue tailladée en scie et la barbe réduite à deux poils, semblables en un mot à des chats de grande route.

Le bonhomme leur avait donné le feu et le logement, sans leur donner la table, ce qui les obligeait à se nourrir du produit de leur industrie.

Mais en dépit de cet état des plus précaires, ils ne pouvaient quand même se résoudre à vivre comme les pauvres gens, et ayant goûté jadis de la bonne vie, au temps où le couvert était toujours mis sur la table, ils continuaient à se goberger en tranchant du grand ton.

Quand on entrait chez eux, M^{me} Pouboulotte, malgré son grand âge, se roulait sur le dos, ses pattes en l'air et de l'air ébouriffé d'une petite marquise, tandis que M. Pouboulotte, assis sur le derrière usé

de ses roussâtres culottes, recevait gravement les compliments des visiteurs.

C'étaient ensuite des chatteries! M^{me} Pouboulotte faisait patte de velours, rentrait ses griffes, grimaçait en montrant trois jaunes chicots vacillants, pareils aux dents brèches d'une vieille fourche.

— Ah! ma chère petite Madame Loulou, disait-elle à ma mère, que je suis aise de vous avoir! Voilà M. Pouboulotte qui vous dira combien je vous aime. Savez-vous que vous êtes toujours charmante? Et M. votre fils (je vous salue bien, mon garçon), le voici bientôt d'âge à se marier.

Asseyez-vous, je vous en prie, mais asseyez-vous donc.

Pouboulotte, mon ami, vous n'avez donc pas dit à nos gens d'apporter les candélabres, les sofas et les tables à jeu.

Je suis tout à fait désolée de vous revevoir si petitement, chère Madame, mais nos laquais sont en fête et on répare le salon.

Oh! que vous êtes heureuse de n'avoir point ces tracas! Tenez, je ne vis plus, je suis en pièces, mes marabouts sont des chiffons, je traîne des

manchettes à faire peur, je n'ai plus même le temps de me peigner.

Et tout en parlant, elle frottait ses roupies du revers de sa patte ou grattait sous sa cotte les morsures d'une nuée de puces.

Puis elle continuait :

— Ah ! mon Dieu ! Pouboulotte, l'amour de boa qu'a là M^{me} Loulou ! Tu m'en achèteras un pareil. J'en ai vu chez M^{me} Pousseminou, la revendeuse du coin.

En vérité, Madame Loulou, vous êtes mise au dernier goût, et ces brodequins vous vont à ravir.

Et les chatte-mangeries duraient jusqu'au moment où M. Pouboulotte tirait du coin un vieux saucisson volé chez le charcutier et qu'on dressait sur des peaux de souris.

Un crâne de rat, évidé et ciselé par un artiste de leurs amis avec un doigt de lait brouillé comme de la rinqure de vaisselle, servait de hanap.

Quelques râpures de biscottes, une croûte de fromage, des noisettes complétaient le souper.

Par moments, M. et M^{me} de Pouboulotte s'interrompaient de grignoter pour se passer voluptueuse-

ment la langue sur les babines, avec la délectation secrète de cette chère lie longuement savourée. Puis le dîner terminé, on pelotait en boule, l'un à côté de l'autre, toute une grosse heure de sieste pendant laquelle M^m Pouboulotte qui ne dînait qu'une fois la semaine en soupant avec nous et mangeait le reste du temps de vieilles graisses de chandelles, ronronnait de bien-être et en oubliait jusqu'à ses cuisantes démangeaisons.





IV

A travers cette vie monotone, j'atteignis l'âge d'un an.

Je savais compter sur mes pattes jusqu'à dix sans me tromper, et j'attrapais ma petite souris régulièrement tous les jours moins par vocation que pour obtempérer aux injonctions de mon père, lequel ne voulait pas que je devinsse un chat oisif comme l'eût voulu ma mère.

J'étais du reste fort surveillé et l'on ne me permettait que rarement de me mêler aux polissonneries des chaterons dans la rue.

J'avais alors pour maître un vieil angora rogneux qui portait de grandes bésicles sur le nez et nous regardait assez vilainement du coin de l'œil sous sa rouge tignasse hérissée, du reste, célibataire et exhaltant un relent de lard moisi.

Ce vieux grippeminaud était le célèbre philosophe Confucious et nous enseignait les maximes de la sagesse. Je le verrai toujours, gras, huileux, teigneux, avec ses manches râpées et ses mollets maigres, chauffer au soleil ses jambons déculottés en râclant ses phlegmes dans des accès de toux sibilante.

Confucious était de toutes les académies : et ses œuvres, au nombre de six cent quatre-vingt-dix-neuf, ornées du portrait de l'auteur et paraphées de sa griffe, étaient la constante lecture des petits et des grands rabbins.

Le dernier de ses livres surtout passait pour un chef-d'œuvre, d'une force telle qu'il était impossible d'y rien comprendre. Il avait pour titre ce simple

mot : *Logogripbes*, et faillit causer la mort de dix rabbins, de vingt professeurs et de deux cent soixante et onze personnes savantes.

Un certain Chatpollion, de l'Institut, prétendit toutefois l'avoir compris, mais le digne philosophe le remit vertement à sa place en disant que si lui Chatpollion l'avait compris, il était plus fort que lui Confucious, puisque lui-même Confucious n'avait jamais compris un traître mot de ce qu'il avait écrit.

Là-dessus, les mandarins de Chine lui envoyèrent une paire de bésicles d'or et le nommèrent Popupakolutikao-patapouf, ce qui veut dire dieu de la philosophie.

Or, Confucious m'apprit à compter jusqu'à dix et, au bout d'un an, grâce à lui, je lus couramment l'histoire du *Chat Botté*, qui fait partie, comme on sait, de nos Saintes Écritures.

Dès lors, je pouvais entrer dans le monde et, le grand Maître aidant, espérer une bonne place au soleil.

Sans être un Antinoüs, j'étais ce qu'on appelle un joli garçon, vif, espiègle, alerte, bon jarret, bon œil, gros, dodu, bien pris, portant bien ma moustache et

faisant sonner comme des éperons mes griffes à ma patte.

J'avais surtout une manière de loucher qui faisait pâmer d'aise ma bonne mère et tournait de mon côté les cornettes de toutes les belles minettes du voisinage.

Une petite dame de nos amies, qui avait mené une vie assez décousue, me rebroussait parfois le dos d'un grand coup de patte et me disait :

— Petit coquin ! tu iras loin.

Je n'osais pas lui rendre la caresse, malgré l'envie qu'elle en avait, et je détournais les yeux pour ne pas lui laisser voir mon trouble.

Je sortais peu d'ailleurs, et rarement seul, et ne pouvais dépasser la première heure du crépuscule. Mon père m'attendait sur le pas de la porte en causant avec les voisins, recéleurs à mine de furet, usuriers, prêteurs, avoués, juges, rabbins et futées commères allant aux provisions, le cabas sous le bras.

On me mettait ensuite coucher comme un petit garçon, après m'avoir lavé le ventre et la tête.

Une nuit, en m'éveillant, je fus étonné d'entendre ma petite maman qui disait :

— Je ne veux pas. Tu me démolis toute la figure.
Ce n'est plus après quatre ans de mariage,
Monsieur...

Mais ma petite maman n'acheva pas : sa phrase se
mourut sous un friselis de doux murmures et de bai-
sotantes babines.

Cette même nuit il fut question de moi et mon
père dit à ma mère :

— Le voilà grand ; il sera bientôt temps de le
marier.





V

Je n'avais jamais songé sérieusement à l'humaine nécessité de l'hymen et je commençais seulement à avoir le pressentiment de l'amour.

Quelquefois, la nuit, l'image d'une minette piquante se présentait à mon esprit dans un rêve, mais l'image était vague comme le rêve même, et quand je cherchais le matin quelle pouvait être cette minette de mes songes, je m'apercevais que ceux-ci

ne correspondaient à aucune des minettes de ma connaissance.

Le cœur d'un chat a des détours singuliers, j'entends d'un chat bien né et formé à la bonne école ; toujours il confine par quelque bout à l'indéchiffrable chimère.

Sans rougir de la condition de mes parents, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il y avait autre chose dans la vie que de courir après les souris, boire, manger, dormir et s'aimer à la manière bourgeoise. Il me semblait par moments, dans la confusion de mes idées, que le sang héroïque des Mistigris m'avait été transmis par ma mère, et vaguement je me sentais appelé à de grandes destinées.

Un matin que j'allais à l'école chez mon maître, je passais près d'un clan de lapins et j'entendis à travers la claire-voie de la garenne un mot qui me frappa. Un vieux lapin à moustache grisonnante disait à sa lapine en montrant un lapereau gentil et dont mon père n'eût fait qu'une bouchée :

— Voilà un fameux lapin, ma chère.

Je rentrai le soir, troublé de cette idée qu'il y avait

au monde de fameux lapins et m'étonnant qu'il n'y eût pas de fameux chats.

Mon agitation grandit encore quand le dimanche suivant, étant allé faire une promenade au bois, je vis se démener au milieu des branches quatre merles dont l'un, le bec haut, s'étalait dans une posture orgueilleuse, tandis que les trois autres remuaient la tête et la queue devant lui en signe d'admiration. En même temps les trois merles disaient en chœur :

— O merle fameux, grand merle blanc !

— Ainsi donc, me disais-je, il y a de fameux lapins, de fameux merles, mais pas de fameux chats ! Quelle étrange destinée nous est faite et dans quel abaissement la nature nous a placés vis-à-vis du reste de la création, puisque les merles et les lapins ont des titres que nous ne connaissons même pas !

En réfléchissant à ces bizarreries, j'arrivai pourtant à me consoler : je me dis qu'après tout les lapins et les merles n'étaient que des bêtes vulgaires, car ils n'avaient pas comme les chats de grands poètes et de grands philosophes.

L'idée d'être quelque chose de mieux que mes parents, comme, par exemple, un grand poète, un

grand philosophe ou simplement un héros, me poursuivait dès ce moment.

Jugez de ma terreur quand le lendemain, car c'était le lendemain troisième jour de la lune, qui est, comme on sait, le soleil des chats, vers le minuit, cette parole de mon père retentit à mes oreilles :

— Il sera bientôt temps de le marier.

Me marier ! pensais-je en moi-même. Me marier ! C'est-à-dire abdiquer mon indépendance et ma volonté ! N'être plus qu'un gros fils de rentier qui se met bourgeoisement en ménage avec la fille du voisin, dans la prévision des rhumatismes futurs ! Dormir la grasse matinée en ronflant comme un podagre et ne sortir de son sommeil que pour gourmander sa moitié ! Procréer des petits chats tout le long de l'année et les voir ruisseler en pissats jaunes sur ses pantalons ! Aller le samedi au sabbat avec son plus bel habit, la tête peignée, les brodequins vernis, les bas bien tirés et faire à la synagogue des ronrons entre une grosse chatte en bonnet à rubans et une demi-douzaine de petits chats patauds qui se fourrent le doigt dans le nez ou lèchent de la langue la panade dont ils ont le museau

balaféré ! Sortir le dimanche en grande pompe, bras dessus bras dessous, la marmaille derrière, et passer la barrière pour aller manger de la galette ou de la friture chez les paysans ! Changer deux fois l'an d'habits chez le tailleur du coin, replier le dimanche soir son jabot jusqu'au dimanche suivant, râcler ses pituites au coin de son feu, appeler sa femme pou-poule ou mimine, et s'entendre appeler par elle p'tit chat, manger des confitures à Pâques et des boudins à Noël en compagnie de M. et M^{me} Pou-boulotte, non, jamais cette vie ne sera la mienne, et dussé-je en finir par la corde ou par l'eau, je veux vivre plus noblement.





VI

Je me recouchai sur cette bonne résolution, mais sans parvenir à trouver le sommeil.

Mon père et ma mère s'étaient mis à l'air et tout en prenant le frais sur le balcon, continuaient à décider de mon sort. Une belle nuit pâle coulait le long des toits ses blancheurs de crème et dans le murmurant silence d'un parc voisin un rossignol filait ses vocalises.

— Infernale petite bête ! miaula mon père, quelle bonne lippée je ferais de toi si je te tenais sous ma griffe !

Je me dressai sur mon séant. — Quelle barbarie ! pensai-je en moi-même.

Quoi ! manger les rossignols ? Certainement, les rossignols ne chantent pas aussi bien que les chats, mais ils chantent l'amour et c'est bien assez pour qu'on les épargne.

Depuis quand croque-t-on les poètes et les amoureux ?

Ayant ainsi parlé, je fus satisfait de moi-même ; il me sembla que je n'étais pas dépourvu d'une certaine éloquence naturelle et je me mis à développer mon thème comme un rabbin prêchant, avec des artifices de rhétorique.

Madame la lune passa en ce moment devant la lucarne et volant de sa robe argentée glissa lentement jusqu'à mon chevet, inondant de clarté ma fourrure et allumant des étincelles à la pointe de mes griffes. Jamais elles ne m'avaient paru aussi acérées : je les étendis dans le blanc rayon et les contemplai longuement avec orgueil.

— O lune ! m'écriai-je à la fin, ces trottignolles ne sont pas celles d'un chat voué à remuer la glèbe et à prendre les souris ! J'ai les pattes fines, nerveuses, élégantes, avec des osselets minces et des attaches délicates ! Le gras chanoine Grosminet en a de semblables et c'est un bien grand chat !

O lune, je le vois à présent : j'appartiens bien aux Mistigris par ma mère !

J'en étais là de mes apostrophes quand mon père ayant entendu du bruit, passa la tête à la lucarne et dit :

— Qui parle ici des Mistigris ?

Je me renfonçai dans mon coin et ne répondis pas.

— Minou, me dit le lendemain matin mon auteur, voici que tu es un grand garçon, tu en sais plus qu'il n'en faut pour vivre honnêtement et il est temps de te lancer dans le monde. Nous n'avons rien épargné, ta mère et moi, pour te donner une éducation soignée, et tu as été depuis le berceau l'objet de nos pensées constantes. J'irai régler tantôt tes mois de classes chez le grand professeur Confucious et tu n'iras plus à l'école.

— O mon père, répondis-je, très content de ne

plus aller à l'école, ce qui commençait à m'humilier un peu, ô mon père, ce que vous faites est bien fait.

— Bien, Minou, cette parole est sage et je reconnais en toi le vrai fils de ton père. Écoute-moi à présent. Le chat n'est pas fait pour vivre seul : il lui faut une compagne. Ainsi l'a voulu le grand Matou qui voit dans le fond de nos cœurs. Tant qu'il n'a pas de compagne, le chat n'a point de demeure : il rôde la nuit, bat les gouttières, s'encanaille dans les ruelles, et mène, pour tout dire, une existence contraire aux bonnes mœurs. Certes le choix d'une compagne est chose difficile et vaut bien qu'on en fasse l'objet d'une méditation sérieuse. C'est pour avoir manqué de prudence qu'on voit tant de ménages en désarroi, retournés comme une vieille peau de lapin au beau milieu de la rue, monsieur s'en allant d'un côté et madame de l'autre. Le seul moyen d'éviter le scandale est de s'en référer, pour une si grave recherche, à des personnes éprouvées, et quels meilleurs conseillers pourrait-on trouver que ses parents ? C'est pourquoi, Minou, je te dis : tu es en âge de te marier, mais ne le fais pas avant d'avoir consulté ton père et ta mère.

— O mon père, m'écriai-je, votre parole est d'or et votre cœur aussi ; mais écoutez la voix suppliante de votre petit Minou et ne le contrariez pas à mourir. Je n'ai ni rhumatismes, ni désir de me marier, je suis jeune et j'ai le temps d'attendre. Le grand Matou, d'ailleurs, ne m'a pas fait naître pour vivre et mourir comme le commun des chats.

Je m'arrêtai un instant et repris haleine.

Mon père qui ne se sentait pas de joie de m'avoir fait un beau discours s'était mis sur l'heure à faire des cumulets aux pieds de ma mère en signe de contentement. Mais quand il m'eut entendu parler, il cessa tout à coup ses cumulets, s'assit gravement sur son derrière et m'examina de travers en fronçant ses babines. Il branlait aussi la tête de bas en haut, de haut en bas, de gauche à droite et de droite à gauche, et ricanait en disant dans sa moustache : Ah ! ah ! ah !

— Iaô ! iaô ! faisait ma mère pour marquer son étonnement.

Je repris :

— O mon père, pardonnez-moi la douleur que vont vous causer mes paroles ; mais je ne puis vous

laisser ignorer plus longtemps ce qui se passe dans l'âme de votre fils. Certainement l'esprit du grand Matou est en moi et j'ai la tête à l'envers, comme si j'avais du génie. Des visions troublent la nuit mon sommeil et je vois danser le jour au soleil des choses extraordinaires. J'ai soif de gloire et mon cœur bat fièrement dans mes reins.

— Hé ! hé ! hé ! s'exclama mon père en se tenant les côtes à deux pattes.

— O mon père, dis-je encore, je vous supplie de ne pas voir en moi un objet de risée ; ce n'est pas impunément qu'un sang généreux bouillonne dans mes veines et l'oisiveté me pèse comme la mort.

— Ião ! mião ! interrompait ma mère en levant les yeux au ciel.

— O ma mère, repartis-je alors, vous qui m'avez donné la vie, ne vous lamentez pas de m'avoir donné du même coup des sentiments supérieurs à ma condition, mais, bien au contraire, réjouissez-vous, car, je ne puis plus le dissimuler, nous sommes tous deux des Mistigris.

A ces mots, ma petite maman bondit vers moi et,

me prenant la tête dans ses pattes, fit entendre un long miaulement.

— Minou de mon cœur, s'écria-t-elle, je reconnais enfin mon sang.

Mon père se donna une contenance en se mouchant dans les doigts, se désarticula la poitrine dans une petite toux sèche comme si des grains de tabac lui étaient demeurés dans la gorge.

Ma mère alla prendre dans le tiroir les clefs de la maison et me les remit majestueusement en disant :

— Un Mistigris entre et sort quand il lui plaît.
C'était me donner la clef de la liberté.





VII

Ce même jour j'allai voir un gros ermite de chat qui vivait dans la solitude et pratiquait la sagesse.

— Par matou, lui dis-je, je te salue, chat vertueux.

Il m'accueillit civilement et me demanda le sujet de ma visite.

Je me nommai, lui dis mes années de jeunesse

et finalement lui contai le singulier état de mon esprit.

— Miào ! me répondit-il.

— Très bien ! tu me conseilles d'en faire à ma guise.

— Miào ! miào !

— Je te comprends. Tu me dis que j'en agisse à ma mode.

— Miào ! miào ! miào !

— Parfaitement. Tu me fais entendre que cela ne te regarde pas.

— Ao ! miào ! miào !

— C'est on ne peut mieux. Tu me dis maintenant que tu m'envoies à tous les diables.

Je m'en allai, pénétré des lumières de ce saint homme de chat et résolu à en agir à ma guise, comme il me le conseillait.

Je ne savais pas grand chose à la vérité, mais j'en voyais tant d'autres autour de moi qui ne savaient rien, sans être moins illustres pour cela, qu'il me parut facile de les surpasser en gloire.

Je commençai par faire de petites ballades à la lune que j'allai miauler la nuit sur les gouttières

et qui ne m'attirèrent d'abord d'autres succès que le hurlement des chiens et quelques coups de balai.

Un soir que je m'écoutais chanter avec ce contentement de soi-même qui est la suprême volupté des chats de lettres, j'entendis du bruit sous le toit voisin. Je prêtai l'oreille et j'ouïs deux voix qui se chamaillaient aigrement.

— Voilà où nous a menés ta sottise obstination, miaulait une voix de vieille chatte enrhumée. Au lieu de faire de la littérature productive, tu fais de la poésie lunatique, et pour quelques lauriers cueillis jadis et depuis longtemps bouillis dans la soupe, tu t'imagines que le succès durera toujours. Mais le public ne te lit plus, les éditeurs refusent de te payer et voici neuf cent soixante et quinze exemplaires de tes *Miaulements sympathiques* qui reviennent du libraire !

— Sois tranquille, ma petite Lolotte chérie, répondait doucereusement une voix éraillée, le public me reviendra. Tiens j'ai là dans ma houppelande une ode aux étoiles que j'ai composée tantôt en me lavant les pieds. On n'a jamais fait mieux. Il y a deux cent

soixante-six vers, mais je ne m'arrêterai qu'au troisième mille.

— Est-ce que j'en aurai un oignon de plus dans mon potage ? repartait la rude matrone en bousculant les meubles. Je me moque bien de toutes ces fadaïses. Il n'y a plus un sou dans la maison et il va falloir payer demain vos sottises réclames dans les journaux. Ah ! Monsieur le gribouilleur, si j'avais su ! — Certainement j'aurais épousé le gros chat tigré du boucher et je n'aurais pas écouté vos landerettes. Car enfin je veux bien de la gloire, moi, je raffole de la gloire, quand elle me rapporte, mais qu'est-ce que c'est, je vous prie, que la gloire qui ne rapporte pas ? On lit tous les matins dans les journaux le nom du grand poète Kiskiskis, mais on rirait bien si l'on savait que le grand poète Kiskiskis paie trois francs la ligne pour se faire nommer grand poète. Tenez, Monsieur, vous me faites rire !

— O lune ! étoiles ! repartit le poète en poussant des soupirs, vous le voyez ! J'ai pris celle-ci par la patte et je lui ai dit : « Tu seras la fiancée de mon âme et tu marcheras dans mes chemins. » Mais j'ai

vu fondre ses ailes au soleil de midi et il n'est plus resté devant moi qu'une argile grossière... (Hé ! hé ! j'improvise ! je mettrai ça dans mon ode !) O lyre ! lyre immortelle, lyre...

— Oui, parle de ta lyre, vieux ramasseur de balivernes. Elle est belle, ta lyre. On m'en refuse deux sous au Mont-de-Piété.





VIII

J'avais prêté une attention extraordinaire à ce colloque : mes chaussons sur mes brodequins pour ne pas faire de bruit, je me glissai jusqu'à la petite lucarne d'où l'on pouvait voir à l'intérieur du galetas.

— Eh quoi! me disais-je, voilà donc le grand poète Kiskiskis dont les journaux célèbrent à l'envi la gloire! Il paie ses réclames avec l'argent qu'il lui faudrait pour vivre, et tout son génie n'empêche pas

qu'on ne lui retourne de chez le libraire neuf cent soixante et quinze exemplaires de son dernier livre de poésies!

En mettant l'œil à la vitre, je vis deux petites ombres de chats fluets et décavés. La plus petite des deux, en cornette et en jupe courte, les manchettes retroussées, ébouriffait en grimaçant sa frimousse décrépite et tortillait de colère ses cuisses plates. L'autre, en houppelande pelée, le coude et les genoux épilés, sans moustache et la tignasse en coup de vent se tenait assis sur de vieilles culottes roussies au feu et scandait des vers du bout de sa patte droite dans le creux de sa patte gauche : c'était le grand poète Kiskiskis.

— Non, dis-je en m'en allant, je ne ferai plus de poésie lunatique.

Et je me mis à la satire.

J'avais toujours remarqué la complaisance avec laquelle on écoute la satire, sans me douter encore que cette complaisance provenait de la méchanceté du monde bien plus que de l'admiration pour le talent du poète.

J'avais aussi remarqué que des chats qui n'avaient

pas plus de cervelle qu'une souris, réussissaient dans ce genre avec une facilité extraordinaire, et j'en arrivai à constater cette facilité chez moi-même.

Un fruit sec, châtré en son jeune temps par une oie, l'avait dit, au siècle d'un grand roi : Rien n'est aisé comme la critique.

Et puis c'est une si bonne chose, pour peu que l'on ait de la bile en sa rate, de cracher dans des papillotes à caramel son venin contre les bêtes et les gens ! Les poètes sont particulièrement bilieux et je fus fort aise de m'apercevoir que je ne l'étais pas moins que les autres. Mais je voulus l'être à la manière du jour et mon ironie se revêtit de désenchantement.

Le public s'ingénia à découvrir dans ce que j'écrivais le désespoir d'une âme qui a vidé la coupe jusqu'à la lie ; et ma poésie « s'échevelait dans un coup de vent qui disait les tempêtes de mon existence ». C'était la belle image dont se servit, pour parler de mes vers, un des maîtres de la critique, qui régulièrement pontifiait chaque lundi dans une feuille célèbre.

Avec une rare perspicacité, je m'étais aperçu qu'il

est plus facile d'inventer ce qu'on n'a jamais senti que d'exprimer ce qu'on sent réellement, et fort de cette découverte, je poussai sur cette pente l'élan de ma jeune imagination.

C'est ainsi que sans avoir quitté le grenier de mes chers géniteurs et n'ayant fréquenté les minous et les minettes que tout juste assez pour savoir les distinguer les uns des autres, j'éclatai en anathèmes contre la perfidie du monde.

Jeune chat rond et gras, en qui la capote luisante et le nez en cœur de pomme démentaient ma sombre affectation de désespérance, je m'acharnai surtout contre ce sexe charmant dont les aiguillons n'avaient pas même effleuré la pulpe de mon tendre cœur.

J'étais, du reste, vêtu au goût du jour comme un faquin de boudoir, l'air tragique et la moustache pendante, et j'essayai de croire à moi-même.

J'eus d'abord quelque succès ; des minettes essayèrent de me prouver qu'elles n'étaient pas aussi méchantes que celles dont j'avais flétri les artifices ; je reçus des lettres vertes, parfumées à la rose et saupoudrées d'un petit crottin en poudre

fine, où l'on me conviait à des amours réparatrices.
Des journaux parlèrent de moi, moins pour mes
vers que pour le nom de Mistigris que je mettais à
la suite du mien; j'eus des flatteurs.

Je gagnais fort peu, on m'emprunta beaucoup; je
vis en même temps se lever ma gloire et s'aplatir
ma bourse.



— 71 —



IX

J'avais pour libraire un malin chat gris à mine futée qu'on voyait toujours courant dans son comptoir, des lunettes au bout du nez et sur la tête une calotte noire, le corps emmitoufflé d'une vieille pelisse rapiécée dans le dos, d'ailleurs tout miel et sourire pour mieux attraper son client.

Un jour que j'étais allé le voir, je me risquai à lui demander si mes poésies se vendaient et combien il en avait encore chez lui d'exemplaires.

Le petit M. Pattepelu prit alors un air compatissant et, après avoir feint de chercher longtemps, finit par me déclarer qu'il en avait vendu six.

— Ah ! sacré Matou, m'écriai-je, voilà bien la gloire, et que M^m Kiskiskis avait raison ! Tout le monde parle de moi et personne ne me lit.

— Ainsi va la gloire, mon p^étit, me dit M. Pattepelu en se dandinant sur ses pattes de derrière. Quand vous aurez mon expérience, vous saurez qu'on parle toujours de ceux qu'on n'a point lus et qu'on se tait seulement sur ceux qu'on est obligé d'admirer.

J'appris ce jour-là de mon vieux petit chat de libraire que nous étions une vingtaine du même poil et du même âge à tirer la même corde, et je vis venir successivement trois petits chats comme moi, l'air byronien et l'œil amer, qui, ayant appris qu'on ne les vendait pas, s'écrièrent que le monde des chats tournait à rien, puisqu'on s'occupait si médiocrement de leur génie.

Je revins tout penaud chez mes parents, pensant aux six exemplaires que le libraire avait vendus et aux neuf cent quatre-vingt-quatorze qui lui restaient

encore, car on avait tiré à quinze cents et j'en avais bien donné cinq cents aux amis et aux gazettes.

Chemin faisant, j'achetai une feuille du soir pour voir si l'on n'y parlait pas de moi et je n'y trouvai que des vers belliqueux au sujet de la guerre imminente des Gros-Minous et des Petits-Minous.

— Ah ! que ne suis-je poète héroïque, m'écriai-je. Mes talents trouveraient aisément leur emploi et je serais pensionné sur la fin de mes jours.

— Au fait, pourquoi ne le serais-je pas ? ajoutai-je après une courte réflexion. J'ai la rime facile : en y mettant des pompons et des aigrettes, je la rendrai guerrière, je sonnerai du clairon, je battrai du tambour ; je tirerai le canon ; je vaincrai moi seul contre mille. En vrai poète j'ai peur de la bataille comme de l'eau, mais je n'assisterai à la bataille qu'en vers, et morbleu ! je serai toujours de l'avant-garde.

C'était le temps où Ostrogogobis, roi des Gros-Minous, jaloux de la puissance de ses voisins dans le monde, fit à l'ambassadeur des Petits-Minous, dans l'intention de se faire déclarer la guerre, l'injure de lui marcher sur la patte.

Rominagobis, empereur des Petits-Minous,

assembla sur le champ son conseil et la guerre fut résolue.

Ce fut alors de part et d'autre de grands préparatifs de combat : il n'y avait plus un seul chat dans l'intérieur des maisons : tous étaient dehors. Sur la place publique, dans les rues, le long des toits, on ne parlait que de vaincre ou de mourir. Les minettes faisaient de la charpie ; les mères de famille voulaient marcher avec leurs enfants ; partout s'entendait le bruit des dents qu'on effilait et des griffes qu'on acérait. De longues bandes de chats venaient s'enrôler aux mairies.

Mon père avait été l'un des premiers à demander la guerre, malgré les supplications de ma bonne mère qui se lamentait jour et nuit et ne parlait plus que de son prochain veuvage. Il arpentait le grenier à grandes enjambées, faisait des bonds, aiguissait ses griffes, tire-bouchonnait sa queue en panache, cognait les murs et frappait le vide d'estocades. Nous étions des Petits-Minous de père en fils et il ne rêvait rien moins que l'extermination des Gros-Minous et de leur roi.

Le voyant en cette disposition d'esprit, je lui récitai un hymne que je venais de composer et dont chaque strophe se terminait par d'épouvantables miâou.

Mon père trouva le chant si beau qu'il le porta à à une vieille moustache de ses amis, lequel avait combattu sous Rominagrobis I^{er}. Cet excellent grognard, après avoir pris connaissance de mes vers, fut touché de leur emportement et me fit instamment prier de les aller lire au conseil des notables qui se tenait ce soir-là aux portes de la ville.

On juge si je manquais cette occasion de me produire. Je marchais d'un bon pas en grinçant des dents pour me donner une attitude guerrière, et de temps à autre, je hurlais des miâou qui faisaient venir tout le monde aux lucarnes.





X

Comme je longeais la crête d'un mur de jardin, je vis à ma gauche une fenêtre brillamment éclairée, derrière un léger brouillard de mousselines.

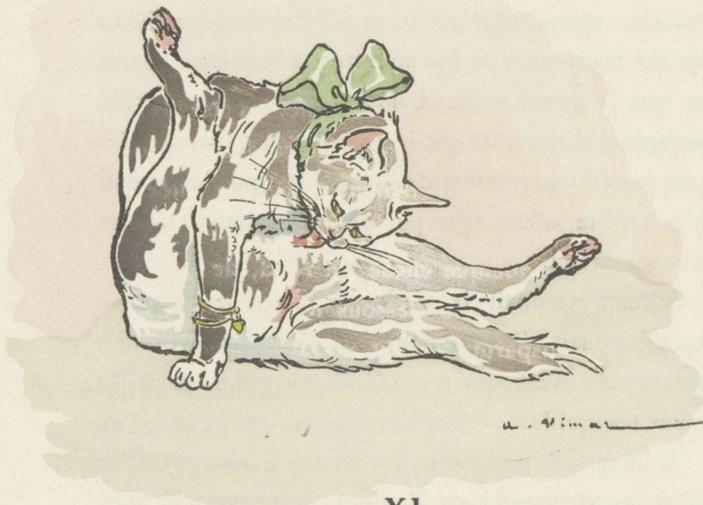
Un petit lustre à girandoles dorées versait à travers des globes dépolis un jour ambré. Dans la cheminée, un grand foyer de cuivre s'empourrait du flambloiment de quatre grosses bûches mises en travers comme des biscuits sur une assiette.

Une table avait été rapprochée du feu, entre une causeuse et une bergère, et l'extrémité de son tapis traînait sur les grandes fleurs d'un Aubusson, dans la rouge lueur du foyer. Il y avait sur la table

une boîte à ouvrage en bois de rose incrusté aux quatre coins de chimères de cuivre: la boîte était ouverte et montrait sur du satin blanc, les ciseaux, les crochets et le dé. Tout près, des cardées de soie, demi-effloquées, s'ébouriffaient dans une nuée de frisettes et s'échevelaient jusque par terre.

Tout à coup quelque chose de rond, de potelé et de blanc s'allongea de dessous le tapis, se pendit aux cardées, disparut, reparut, rapide comme l'éclair, et je m'aperçus que c'était une patte de minette.





XI

Bien que j'eusse à cette époque un an passé, j'étais d'une pudeur farouche que rien encore n'avait pu amollir.

Ce n'est pas que de fort jolies chatteronnes ne se fussent rencontrées sur mon chemin. Dieu merci ! j'aurais pu comme les autres me payer des bonnes fortunes et les mener le dimanche manger de la crème dans les fermes des alentours.

Des âmes sensibles, éprises de mes malheurs,

avaient même cherché, avec cette indépendance qu'ont toujours eue les minettes, à me faire goûter ce que le grand poète Kiskiskis a appelé le lait des voluptés. Une grosse petite chatte ménagère, dont les parents étaient voisins des miens et qui s'entendait à la cuisine mieux que personne, m'aimait surtout d'amour tendre.

Elle m'attendait le matin sur le pas de sa porte et me saluait d'un « bonjour, Monsieur Minou » doucement flûté qui me laissait pourtant parfaitement tranquille.

Vainement passaient devant moi des couples enlacés qui cherchaient l'ombre ; vainement la nuit, quand je rentrais, j'entendais sur mes pas le bruit étouffé des petits talons et les appels des coureuses d'amour : ces séductions restaient sans prises sur mon cœur.

Cependant je n'étais pas insensible à la Beauté ; il m'arrivait souvent de suivre des yeux jusqu'au tournant de la route une croupe fine, une patte bien fourrée ; mais je rêvais la beauté idéale et j'avais juré de garder ma chasteté jusqu'au jour où je l'aurais rencontrée

Faut-il le dire ? Cette beauté qui flottait dans mes songes m'apparaissait comme un pur diamant enchassé dans de l'or. Ce qui flattait mon cœur en cette idéale vision, c'était tout à la fois celle qui en faisait l'objet et le milieu à travers lequel mon rêve la percevait.

Je m'enchantais à la pensée qu'elle était au-dessus des autres créatures par le rang, l'élégance des manières et l'éclat du corps ; mon adoration rêvait de s'agenouiller dans la pompe des palais au pied d'une grande dame.

En un mot, j'aimais la beauté aristocratique.

Il faut avoir vécu comme moi dans la médiocrité du foyer paternel, loin de l'amour et de la richesse qui le sublimise, pour comprendre l'impression que me causa cette petite patte blanche au milieu du luxe de ce salon.

Jamais je n'avais vu si jolie patte, ni si fine, ni si svelte, ni si dodue, ni si mince de la cheville.

Que devins-je, grand Dieu ! quand je vis apparaître un seconde petite patte, la sœur de l'autre, et toutes deux ensemble, un instant balancées comme des tiges dans le vent, s'accrocher aux soies des

cardées ! Je me penchai sur mon mur et tendis toute la longueur de mon cou, le cœur battant, comme au temps où je maraudais dans le champ du voisin.

Je n'oublierai jamais ce que je vis alors de ces mêmes yeux qui depuis ont pleuré tant de fois au souvenir de ce qui les remplit d'éblouissement dans ce moment.

Un petit corps grassouillet se tortillait sur le dos parmi les bouquets du tapis, montrant un joli ventre poupinet avec quatre pattes gigotantes. Le ventre était d'une hermine lactée qui se dorait par instants à la lumière du lustre d'un reflet chaud, ambré, et où, du côté des cuisses, d'adorables cuisses rondes et charnues, remplissant bien de fraîches culottes satinées, se creusait un petit creux adorable.

La belle portait des bas blancs haut jarretés et bridant sur un mollet nerveux, et ses pieds étaient chaussés de satin, laissant voir des dessous de semelles couleur chair, pointées de talons Louis XV mordorés.

Quelquefois elle levait à demi la tête, mais si rapidement que j'avais à peine le temps de voir

luire l'éclair de ses yeux verts, et de suite après, la tête retombait, comme lassée de ce grand effort. Ce qui l'amusait surtout, c'était de cogner ses menottes ouvertes contre les semelles de ses brodequins. Elle n'avait pas lâché d'ailleurs la soie des cardées et les tricotait avec furie, les rejetant, les reprenant, les brouillant et cherchant à les attirer entièrement à elle. Quelquefois, il est vrai, fatiguée de jouer, elle saisissait sa tête à deux bras et la caressait voluptueusement de haut en bas, ou bien elle ouvrait sa gentille gueule rose et mordillait entre ses dents le bout de sa queue panachée de noir.

Je descendis de mon mur et grimpai sur l'appui de la fenêtre en ayant soin de me tenir dans l'ombre et de ne faire aucun bruit. Je la vis ainsi de plus près dans l'imprévu et le sans-gêne d'une occupation si intime qu'il y avait de ma part une véritable indiscretion à l'y surprendre.

Cette merveilleuse petite personne accroupie dans les franges du tapis de table, venait, en effet, de commencer sa toilette. Ses pattes de devant rentrées dans la poitrine, elle avait passé la tête entre sa cuisse et son ventre, et la jambe gauche raidie et

droite comme une mignonne côtelette, elle se livrait à de secrètes ablutions.

Par moments une étincelle rouge jaillissait des bûches : elle s'arrêtait alors, levait à demi la tête sans cesser de tenir sa jambe tendue et, surprise, regardait le feu en promenant sa langue rose sur son muse joufflu. Jamais je n'avais vu rien de plus charmant que le profil qu'elle me laissait voir dans cette attitude.

Le reflet du feu qui l'éclairait d'un côté, rougissait son épaule et allumait une paillette pourpre dans le coin d'un de ses yeux, tandis que de l'autre côté, elle m'apparaissait toute blanche avec deux mouchetures noires sur le front, son œil vert reluisant, barré de sa pupille verticale, comme une claire émeraude.

— O Idéal ! m'écriai-je.

Et je frappai deux petits coups à la fenêtre.

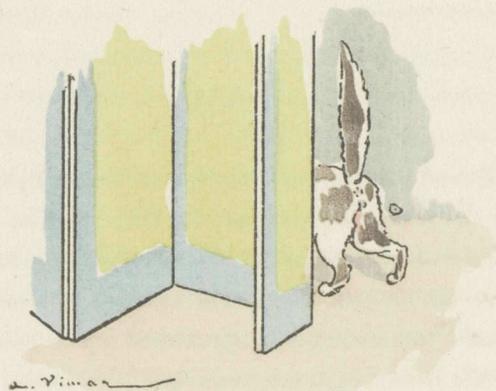
Elle me vit, se mit lentement sur son séant, fit le gros dos en fermant à demi les yeux, marcha de mon côté, se frotta en passant les reins contre le tapis de table, sauta sur la fenêtre et me regarda nez à nez.

Cela dura une seconde : et inopinément elle me tourna le dos, se tendit sur les jarrets de derrière, et levant la queue droite, me montra ce que la décence défend de montrer chez les hommes. Puis elle sauta à terre, trottina du côté d'un paravent, et je cessai de la voir.

Je tombai étourdi dans la rue.

Neuf heures sonnaient en ce moment aux églises.

Je pris mes jambes à mon cou.





XII

Quand j'arrivai, le Conseil était réuni. Échelonnés sur le seuil, une dizaine de chats à mine rogue, portant des chaînes au cou, remplissaient les fonctions d'huissiers. Vainement tentai-je de franchir la vivante barricade qu'ils opposaient à mes tentatives : ni mes instances ni mon nom, que je fis sonner à leurs oreilles avec la superbe d'une jeune renommée sûre d'elle, n'eurent raison de leur obstination. L'un

d'eux, qui avait des bésicles sur de petits yeux gris, alla même jusqu'à me regarder sous le nez et déclara que j'étais un espion.

Par bonheur un des notables passa à ce moment, et entendant nos démêlés, me prit par la patte en me disant :

— Entrez, mon garçon, on vous attend.

A peine fus-je introduit que je vis les chats auxquels j'étais présenté se frotter à moi en signe d'amitié, et de mon côté je me frottai si fort à eux pour leur témoigner ma gratitude que j'enlevai le poil à la plupart.

C'étaient, du reste, de vieux chats de longue vie, ayant vu beaucoup de choses et s'exprimant doctoralement en reniflant et en renâclant. Il y en avait de si vieux qu'on ne savait comment ils se pouvaient encore traîner ; ils marchaient à cannes et à béquilles, toussant et trébuchant, et manquaient se mettre à terre à chaque pas. Ils avaient presque tous une jambe trop courte ou une épaule trop haute, claudiquaient, titubaient, s'appuyaient aux murailles et se reposaient à chaque pas en exhalant des ouf ! lamentables. Et leurs petites frimousses, rayées,

balafrées, couturées, étaient semblables à des nêfles blettes ou à des pommes figotes.

Çà et là, cependant, rôdaient de grands chats belliqueux, tordant leurs moustaches. D'autres, assis sur les basques de leurs capotes se grattaient la nuque d'un air méditatif. Les trois quarts sentant venir la pluie, se lavaient majestueusement le jabot. Et quelques-uns riaient en s'étirant les pattes ou regardant en l'air passer des idées sur l'aile des mouches.

Tout ce que la cité comprenait de caduc, de fripé, de ratatiné, de pelé, de rabougri et de notable était réuni là. Je reconnus le petit M. Pikmil dans sa houppelande épilée et ses culottes éraillées, avec son bonnet de travers, ses yeux défiants de hibou, ses oreilles mangées des rats et ses trois crins au nez. Le petit juge Poumède trottinait en frappant la terre de sa canne à pomme d'or et tenant à la main sa tabatière et son mouchoir. Le vieux conseiller Nounou, poudré et souriant, courait dans tous les sens en gesticulant et branlant sa petite caboche sur ses épaules. M. Grigris, l'usurier crasseux et roux, se tenait tapi dans un coin, les coudes troués, et

nombrail des chiffres sur ses maigres pattes dont on entendait craquer les jointures. M. Spitz avec son air de furet narquois. M. le rabbin Bibulus avec son muffle crotté de tabac et ses cuisses plaquées l'une contre l'autre. M. le préfet de police Mus avec son nez qui furete partout, sa mine de sainte nitouche et son petit clignement d'œil gris; M. le révérend Salamalec qui a toujours sa Bible sous le bras et mâchonne du matin au soir le sujet de ce qu'il dira au prône. M. le professeur Naus qu'on voit trotter le long des boutiques de libraires, le foulard pendant hors de la redingote et des bouquins pleins ses poches, je les reconnaissais tous, et ils me donnaient des petites tapes sur le nez en me disant : « Bonjour, jeune homme, espoir de la patrie. »

Un vieux gros chat botté, à moustaches épaisses, l'air sourcilleux, avait alors la parole et faisait trembler la tribune. C'était le terrible général Ratapoil. Il demandait à marcher sur-le-champ et par surcroît miaulait des menaces de mort furibondes.

J'entendis aussi les ministres de Rominagrobis, ceux-là mêmes qui avaient le plus poussé à la guerre. Le joli petit garde-des-griffes Coco, trotte-menu à

lunettes, coquet, vantard et sentant l'ambre, semblable à un chat de sacristie, dandinait amoureuxment sa mignonne personne et déclarait qu'il s'embarquait dans la guerre le cœur léger. De vieux traîneurs de sabre qui avaient perdu leur queue à la bataille et s'étaient frisé le toupet pour paraître plus belliqueux, claquaient des pattes à chaque mot du joli petit M. Coco. Ce fut bien pis quand le ministre de la guerre, M. Croquemitaine, tira son sabre de bataille, et à cheval sur le dos de M. le président Finard, gros petit chat à mine boulotte, s'écria qu'il répondait de tout. Tous les chats bottés se dressèrent d'un même élan : on voulait marcher immédiatement.

Je remarquai alors combien l'État était divisé, car derrière ceux qui tapageaient il y en avait qui se taisaient et ne semblaient pas d'avis d'aller si vite en besogne. Ceux-là disaient qu'on n'était pas prêt, qu'il fallait avant tout s'organiser, et que, du reste, avec le gouvernement qu'ils avaient, la guerre ne saurait être conduite à bonne fin. Mais les autres miaulaient alors de toutes leurs forces pour étouffer sous le bruit les petites voix aigres qui faisaient entendre ces récriminations.

J'observai que ce qui fâchait le plus les mécontents, c'était que Rominagrobis voulût prendre lui-même la direction de la guerre, et ils disaient :

— Qu'a besoin ce podagre de se mêler de choses auxquelles il n'entend rien ? Qu'il soigne son lumbago et qu'il se tienne dans la flanelle, au coin de son feu, entre son apothicaire et son médecin.

Les satisfaits, au contraire, étant tous généraux, chambellans, majordomes, valets de cour et valets de chambre, gras, gros, luisants et chamarrés jusque dans le bas du dos, félicitaient Rominagrobis de sa magnanime résolution.





XIII

Le Conseil dura jusqu'au petit jour. On me pria alors de lire mon hymne. Je m'exécutai et obtins un succès énorme ; les moustachus ne se lassèrent pas de répéter en chœur : Miâou ! miâoa !

Quand j'eus fini, M. le président Finard insinua malicieusement que je méritais de me faire tuer au premier rang, et des voix s'écrièrent : oui ! oui ! avec un accord touchant. Mes yeux ayant, en ce moment,

plongé dans la salle, je m'aperçus toutefois que presque tous les petits vieux ratatinés dormaient en boule dans leurs fauteuils. Pour un peu, je les aurais réveillés et leur aurais recommencé mon hymne.

Heureux de ma gloire naissante, je m'en retournai par les rues désertes où grisonnait le matin ; le seul nuage était la pensée que cette gloire me menât plus loin que je l'eusse voulu ; et la petite insinuation mielleuse de M. le président Finard me revenait avec un bruit métallique de glas.

Petit à petit, cependant, mes pensées détournées de leur direction première par la bénigne magie des ineffables splendeurs astrales se concentrèrent sur la radieuse apparition dans laquelle j'avais vu s'incarner mon idéal.

— Ah ! me disais-je, que n'a-t-elle pu assister à mon triomphe ! Les chattes sont sensibles au succès. Peut-être elle m'eût aimé !

Sans presque y avoir songé, je me trouvai tout à coup devant la maison où cette image de la grâce s'était révélée à mes yeux charmés.

Dans le grand silence de la rue, l'habitation semblait dormir, avec la respiration lente et molle d'une

personne, et la clarté de la lune lui donnait comme la blancheur et la paix d'une conscience heureuse. Je me représentai voluptueusement alors le sommeil de ma délicieuse petite vision, pelotonnée dans une corbeille d'osier, sur un coussin brodé au chiffre de la maison, son muse mignon fourré au duvet velouté de ses pattes de derrière.

En pensant à ces choses, un petit frisson me courait des pieds à la tête, infiniment long et doux, comme un baume qui se serait répandu dans mes veines. Et je demeurai là, immobile, tout baigné de l'air de sa présence, prêtant l'oreille aux murmures de la nuit dans lesquels je croyais reconnaître le souffle rythmique de sa chère poitrine. Soudain, une petite toux, sourde et flûtée, me fit tourner précipitamment la tête.

Grand Matou! c'était elle!

Elle trottait furtivement, effaçant ses épaules et la tête basse, comme une grande dame qui craint d'être surprise au rentrer d'un rendez-vous.

Je n'oublierai jamais son adorable museau que le vent avait rougi, passant sa fraîche pulpe de cerise à travers la capuche de sa mante fourrée. Elle allait

de ce petit pas rapide et qui ne touche à rien, qu'on voit seulement chez la chatte comme il faut, levant ses jolies pattes de peur de les croquer et sautillant comme une bergeronnette sur les mousses. Un liseré rose se nouait autour de son cou, avec un nœud par devant, et lui donnait je ne sais quel air d'agaceries piquante.

Quand elle passa, un parfum subtil sortit de sa mante, embaumant l'air autour de moi. Elle fila de côté d'un soupirail de cave, regarda à droite et à gauche dans la rue pour voir si elle n'était pas reconnue, et disparut dans l'ombre mystérieusement.



a. Véma



XIV

J'étais fort intrigué qu'elle osât se hasarder seule à cette heure par les rues; dans la campagne environnante les coqs avaient claironné la diane, et je n'ignorais pas que, quand les hommes se lèvent, les chats de bon ton sont couchés depuis longtemps.

Mais ma fleur de candeur était demeurée si vivace qu'aucune pensée mauvaise ne traversa mon esprit : je me dis que peut-être elle revenait de

visiter ses malades, car toute grande dame a ses malades; et cette idée ajouta encore à l'admiration que j'avais pour elle.

Après tant de temps, il me devient d'ailleurs impossible d'exprimer les sentiments que sa brusque apparition éveilla en moi; je me souviens seulement que je restai, une patte en l'air, à la considérer niaisement, envahi tout à coup d'un de ces abêtissemens profonds qui enlèvent à l'homme la faculté du discernement.

Je n'étais pas remis de mon émotion quand, le long des maisons, trois gros gaillards de matous, en escarpins de bal, s'arrêtèrent devant la lucarne où avait passé ma belle et vinrent me regarder assez incivilement sous le nez en tordant leurs moustaches.

Je leur donnai le bonjour et m'étonnai de les voir à cette heure courant les rues.

— Et toi-même, chat-pard, que fais-tu devant cette maison? me dirent-ils d'un air courroucé.

Je vis venir la querelle et résolu de l'esquiver.

— Parbleu, dis-je en me rengorgant, je suis

de la maison et la personne qui vient de rentrer est ma sœur. S'il vous en faut savoir plus, nous irons, s'il vous plaît, sous le réverbère.

Alors les trois grippeminauds me firent force salutations, s'excusèrent sur leur indiscretion et détalèrent après m'avoir salué jusqu'à terre.

A peine avaient-ils disparu qu'un petit rire étouffé monta du soupirail, dans les grilles duquel une minute après se montra la jolie tête de mon idole.

— Je vous rends grâce, Monsieur, me dit-elle, de m'avoir sauvée de ces coureurs d'aventures.

Sa voix avait la tendre vibration du cristal ; jamais je n'avais entendu d'harmonie plus suave ; il me semblait qu'un songe m'avait ravi aux délices du paradis et que le chat Murr allait se manifester à mes yeux éblouis.

Je regardais aussi son petit nez humide, ses yeux clairs, la fossette qu'elle avait au milieu des babines et je ne savais que dire.

Elle attendit un peu, et voyant que je ne répondais rien, elle reprit :

— Votre ruse était ingénieuse et les a mis en fuite.

Je ramassai toute mon énergie et baissant les yeux sur le bout de ma patte, je balbutiai des mots sans suite.

Elle me regarda étonnée, me fit une courte révérence et s'en alla.

Je m'aperçus alors que tout l'esprit du monde n'empêche pas d'être un sot et je me frappai de grands coups de patte en m'écriant lamentablement :

— Que va-t-elle penser de moi ? Elle me prendra pour un chat mal élevé, ignorant, imbécile, digne à peine de lui servir de valet, et elle se repentira de m'avoir adressé la parole.

— Ah ! Minou ! va te jeter à l'eau.

— Quoi ! elle te parle et tu n'as pas un mot à lui dire !

— Elle daigne te remercier et tu lui ris au nez en tournant les pouces, comme un chat de village.

Je songeais en même temps au moyen de réparer ma sottise.

Hélas ! l'odeur de bois brûlé se répandait avec les fumées dans les rues ; les persiennes se levaient

une à une ; j'entendais au loin rouler les charrettes des maraîchers.

Une heure plus tôt, j'aurais pu lui chanter mes ballades du temps de jadis et, sous l'ivresse des beaux vers, lui faire oublier mes timidités de béjaune.

Mais le temps des musiques était passé et ma présence devant sa porte nous eût compromis inutilement tous les deux.



A. VIGNA



XV

Je passai une triste journée, le cœur gros et pourtant plein d'espoir, comme il arrive toujours dans les premières amours, et j'attendis avec impatience la prochaine nuit. Or, cette nuit était précisément la nuit du samedi au dimanche, c'est-à-dire la nuit du sabbat.

Je devançai de près d'une heure l'arrivée des paroissiens : la lune n'était pas encore au zénith que j'arpentais déjà avec impatience le parvis de la syna-

gogue, ou, pour parler plus exactement, la gouttière du vieux toit où s'accomplissait chaque samedi le saint mystère.

A la fin pourtant le monde afflua : je vis paraître d'abord les Mathusalems du quartier, trottant menu et cherchant les bonnes places, de jeunes freluquets et de fraîches pucelles échangeant au passant de longues œillades, d'insolents Crésus qui dérangeaient la foule et miaulaient aigrement quand ils trouvaient leur place prise, de piteux claques patins qui se fourraient en tapinois dans les coins, puis encore des groupes de papas et de mamans avec leurs filles au milieu, enfin M. le Rabbin qui s'adossa à un tuyau de cheminée et ouvrit le grand livre, se moucha, toussa, cracha et commanda le silence.

Mes yeux étaient demeurés attachés à l'endroit par où la toute chère devait venir et, haussé sur mes pointes, le col allongé, sans haleine, tout mon être tendu dans l'intensité de la vision, j'éprouvais un tourment délicieux à guetter sa venue.

Un petit monsieur à besicles qui avait mis sur sa caboche une calotte noire pour ne pas prendre le

froid et que j'avais bousculé déjà deux fois, me glissa un regard pointu comme une aiguille et gronda :

— C'est indécent.

Malheureusement, je fis, dans le même moment, un soubresaut si violent que je mis le petit monsieur tout de son long à terre. Puis, sans faire attention aux coups de griffes qu'elles m'allongeaient, je me précipitai à travers un groupe de vieilles qui marmottaient entre leurs dents, et je me jetai étourdiement au-devant de la minette de mon cœur : car c'était elle qui venait de se glisser au sabbat, mignonne et gentille, avec le plus joli air de chatte-mite qui se puisse rêver ; l'oreille couchée sur le dos et l'œil humblement coulé en terre.

Certainement elle arrivait après les autres, mais elle corrigeait ce retard par tant de modestie que M. le Rabbin, qui avait déjà tendu le cou de son côté en faisant la moue, n'eut pas le cœur de la morigéner. Il montra moins de magnanimité à mon égard, et voyant un étranger à la paroisse, se lancer étourdiement dans les jambes de ses ouailles, il me foudroya du regard et réclama le silence.

Il mit ensuite ses lunettes sur son nez et com-

mença à lire dans le Livre. On n'entendit plus alors que les toussoteries des petits vieux et les crachoteries des petites vieilles, jusqu'au moment où, selon le rite, tout le monde se mêla de piauler à la fois.

M. le Rabbin lisait d'abord un verset et quand il l'avait lu, les petits vieux et les petites vieilles, les matous et les minettes, le répétaient tous ensemble en criant chacun plus fort que le voisin.

Au milieu de tant de voix discordantes, je reconnaissais sans peine le glapissement de ma bien-aimée; et il me semblait que l'âme des chats bien heureux ne glapissait pas autrement auprès du grand chat Murr.

Puis M. le Rabbin ferma le Livre, et le sabbat ayant pris fin, les chats, selon leur habitude, se mirent à échanger des politesses avec toutes sortes de grimaces et de grippe-minauderies.

D'antiques godelureaux, goutteux et perclus, mouvaient lentement leurs jambons du côté des tendrons; des commères, la bouche pincée et le derrière en l'air, ronronnaient dans les coins; on voyait passer de vieilles marquises bourruées qui s'éventaient en pouffant dans leurs paniers; des pères nobles crevant dans leurs caleçons, se léchaient les

babines à l'espoir de trouver grasses lippées en rentrant et donnaient de légers coups de pattes sur la frisure de leurs jabots pour paraître plus majestueux ; de folles jouvencelles se faisaient frotter le dos par de jolis mignons sentant l'ambre et coureurs d'aventures ; et partout de roses museaux sortaient de l'ombre et riaient, des dos s'arrondissaient en boule, de longues prunelles, luisantes comme des escarboucles, illuminaient la nuit ainsi que de flamboyantes mouches.



a. Tina



XVI

Je m'étais mis derrière ma bien-aimée, tremblant de tout mon corps et suivant avidement des yeux ses moindres mouvements.

Elle s'était accroupie sur le ventre, son rose museau dressé en l'air et ses pattes à demi rentrées dans les épaules, ainsi qu'on voit s'allonger les grands Sphinx mystérieux.

Bien qu'elle eût les yeux clos, elle me regardait du coin de la prunelle avec cet air de n'y pas voir qui est adorable chez les minettes : je distinguais

alors dans les molles soies dont se duvetaient ses joues l'éclair de ses deux fines émeraudes.

A tout instant des galants venaient la saluer en minaudant ; mais elle répondait à peine à leurs saluts et faisait paraître une réserve qui se mêlait de timidité, ou d'indifférence.

Après être demeuré un assez grand temps à la contempler, je finis par me pincer fortement la babine et me levai dans l'intention de lui débiter un compliment dont, non sans peine, j'étais parvenu à grouper dans ma tête les galantes métaphores ; mais, quand je fus près d'elle, un tel tremblement s'empara de moi qu'il me fut impossible de me rappeler le moindre mot, et je demeurai la bouche ouverte sans pouvoir tirer un son de ma gorge.

Elle vit mon embarras et les coins de ses petits yeux se plissèrent étrangement. Il me parut bien un peu que cette délicieuse personne se moquait de moi, mais je n'étais point encore physiologiste en ce temps et j'ignorais tout ce qu'il y a d'énigmatique dans le sourire des chattes.

A la fin, elle baissa chastement les yeux et d'un petit son de flûte :

— Ah ! c'est vous ! Je ne vous avais pas encore vu. Pourquoi donc ne m'avez-vous rien dit hier !

Elle parlait d'un air si craintif, en chiffonnant du bout de sa patte l'hermine de sa pelisse, que je sentis le courage et la faconde me revenir en même temps :

— O la plus adorable des minettes ! demandez à la colombe, quand passe l'épervier, pourquoi elle cesse de roucouler. Mon pauvre cœur est la colombe et vous êtes l'épervier.

Elle leva lentement sur les miens ses yeux où perlait une moiteur diamantée, et un torrent d'effluves me baigna dans ses flots carressants.

— Je vous attendais, me dit-elle.

Il me sembla que je venais seulement de m'éveiller à la vie et que derrière moi tout n'était que ténèbres. En un instant la vie se peupla de féeries, mon esprit s'ouvrit à des harmonies divines, et dans un nuage d'or, diapré de soleil, je vis passer des orchestres de blancs petits chats ailés qui pinçaient de la guitare de leur griffe nacrée.

— Belle des belles, dis-je en croisant l'une dans l'autre mes pattes de devant et en les élevant à la hauteur de mes épaules, ô belle ! je me meurs d'amour !

— On m'appelle Mademoiselle Nounouche, me dit-elle en roulant l'œil.

— Et moi Minou, répondis-je, tout fier d'un nom connu dans les lettres.

Une délicieuse surprise, une curiosité ravie se peignirent sur sa petite frimousse en forme de nêfle; et je me sentis en un instant payé de tous mes mécomptes littéraires.

— Ah! fit-elle d'une voix mourante, il y a un bien gentil poète qui s'appelle Minou.

— Grâce vous soient rendues, ô belle Nounouche. Je suis poète et je m'appelle Minou.

— Alors je suis bien heureuse, dit-elle, car les poètes savent aimer.

— O Nounouche, lui répondis-je, mon cœur et ma vie sont à toi.

Elle mit ses pattes l'une sur l'autre, inclina doucement la tête, et tout bas, en baissant les yeux :

— Et moi aussi, Minou! Je vous aime.

La terre avait disparu sous mes pieds; il me semblait que nous montions dans une gloire, et ma tête touchait déjà les seuils étoilés.

En ce moment une lucarne s'ouvrit dans le toit de

la maison voisine et un grand remuement de balais, accompagné d'aboiements de chiens, nous rejeta à la réalité.

M. le Rabbín se couvrit précipitamment, sauta de sa chaise et se sauva au galop, traînant derrière lui les pans de sa vieille redingote. En un clin d'œil tout le monde eut détalé et ce fut le long des gouttières une bousculade où plus d'un perdit la queue. On criait, on se lamentait, on tapageait. Les rats s'en tenaient les côtes de rire.

Pour moi, je me réjouissais de l'aventure, car j'avais pris Nounouche dans mes bras pour mieux la défendre, et, son cœur contre le mien, je sentais nos deux vies comme fondues en une seule.

Ayant avisé une gouttière moins encombrée que les autres, je l'y entraînai à demi pâmée, et nous fûmes assez heureux pour nous trouver bientôt en sûreté.

Je la reconduisis jusqu'à sa porte.

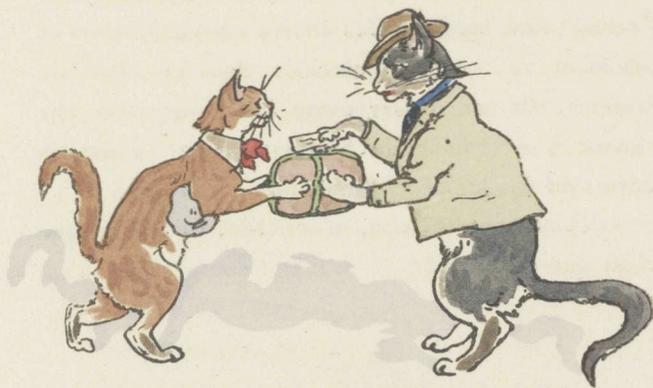
Au moment de nous quitter, elle prit très rapidement ma tête dans ses petites pattes, me baisa sur le nez, et, rapide comme l'éclair, disparut à travers le soupirail.

Ainsi donc j'étais aimé ! Mon cœur débordait, j'aurais voulu pleurer. Des choses extraordinaires se passaient en moi ; je marchais dans un bruit de fanfares. Et son baiser ayant laissé sur mon nez comme une chaleur de braise allumée, je passais dessus ma langue avec d'indicibles délices.

— A présent, Minou, m'écriai-je, tu sais ce que c'est que de vivre !



a. v. m. a.



XVII

Le lendemain, j'avisai un petit chat à mine futée qui s'amusait dans le ruisseau et le chargeai de porter à ma maîtresse un paquet ficelé de rose et qui renfermait mes œuvres complètes. Mais, le soir venu, j'eus beau miauler à sa porte : elle ne parut pas.

J'en ressentis une grande tristesse et ne pus trouver le sommeil de toute la nuit. Ce fut bien pis encore quand, étant retourné le jour suivant, je ne la

vis pas davantage, non plus que le surlendemain, ni le jour d'après, ni aucun jour de la semaine.

Je pensai en mourir : je ne mangeais plus, je ne dormais plus, je ne vivais plus. Une seule chose m'occupait : ma douleur. Au bout de la semaine, j'avais tant pleuré qu'il ne me restait plus une larme à verser. Qu'était-il survenu? J'imaginai mille raisons et ma tendresse alimentait mes appréhensions. Tantôt je craignais qu'elle eût cessé de m'aimer, tantôt je redoutais qu'elle fût morte.

Des journées entières je me tins accroupi sur le mur où je l'avais vue pour la première fois ; mais les stores des fenêtres demeurant obstinément baissés, ma peine ne connaissait pas les consolations. Un espoir toutefois perçait mes mélancolies : peut-être l'avait-on enfermée, elle pleurerait comme moi et je la verrais dès qu'elle pourrait s'échapper.

Le soir du huitième jour je venais de grimper sur mon mur, quand tout à coup une clarté filtra par dessous les stores, allumant dans l'aveugle fenêtre un point qui me parut plus étincelant que le soleil.

Les yeux en feu, je regardai dans la chambre. Elle était là, ma Nounouche près du foyer flambant,

comme la première fois jouant avec des bobines, ses pattes en l'air et couchée sur le dos. Je ressentis d'abord une grande joie et mon premier mouvement fut de me précipiter vers elle ; puis une pensée cruelle m'obséda et brusquement calma mon élan.

— Est-il possible, ô Nounouche, qu'après être restée huit grands jours sans me revoir, tu aies le cœur de t'amuser d'un jeu aussi vain que puéril ? M'as-tu déjà oublié et ton inconstant amour s'en est-il allé avec la pâle clarté de la lune confidente de nos aveux ?

Mais je l'aimais tellement que mes doutes ne purent tenir contre mon amour, et à peine l'avais-je accusée que je la sentais déjà pardonnée.

— Non, me répétais-je, je ne suis qu'un fou. Elle n'a pas cessé de songer à son Loulou. Si à cette heure elle paraît oublier un instant sa douleur, c'est un de ces répits qui se rencontrent au milieu des plus grandes souffrances.

Elle venait de s'allonger à plat sur le flanc, tout de son long, les pattes tendues, dans une attitude si voluptueuse et si nonchalante qu'on n'eût pas représenté autrement le Bonheur. Son joli museau levé en

l'air montrait le creux des narines comme deux pépins bruns, et elle entre-baillait sa mignonne gueule rosée en faisant aller son petit ventre très vite comme une personne qui a chaud.

J'eus beau la regarder : rien en elle ne me parut changé ; c'était toujours la même fraîche minette.

Je poussai un soupir de déception, car égoïste comme le sont tous les amoureux, j'avais espéré me délecter des traces visibles de ses intimes tortures. Et je cognai au carreau.

Elle reconnut sans doute ma manière de frapper, car d'un bond elle fut debout et courut se poster contre la vitre. Je posai aussitôt une patte à l'endroit où est le cœur chez les chats, tandis que de l'autre je cueillais à mes babines un long baiser. Elle y répondit en appuyant ses mignonnes paumes rose-thé sur la vitre comme pour me prendre la tête.

Alors, sous la douceur caressante de ce geste, j'oubliai tout : peine, craintes, soupçons, je ne pensai plus qu'à franchir l'espace qui me séparait d'elle.

Ce fut elle qui le franchit pour nous deux.

Je la vis sauter de la fenêtre et courir du côté de la porte. Elle passa sa tête dans les joints,

élargit l'ouverture, y faufila sa molle petite croupe.
Et quelques instants après, je lui parlais de mon
amour et de mes alarmes.

— Minou, dit-elle, mon cœur est à toi, mais je
ne suis pas toujours maîtresse de mes actions.

Nous goûtâmes en moins d'un quart d'heure une
éternité de délices; puis, au moment de nous
quitter, elle me donna sa patte à baiser et me dit :

— A demain, minuit !



— 92 —



XVIII

Le lendemain ramenait justement la pleine lune. C'est le temps où les astrologues grimpent au faite des toits, le conique chapeau pyramidant sur leur caboche branlante, et lisent dans les astres les destinées du peuple chat. Dans la nuit, les poètes rôdeurs écorchent alors jusqu'au matin des ballades aux étoiles. Et les gouttières sont pleines de matous qui se lavent, fidèles à la coutume des grandes purifications mensuelles.

Je la trouvai à minuit derrière le soupirail : elle

me parut plus jolie encore qu'à l'ordinaire, avec son œil rond, qui, sous sa paupière plissée, s'alanguissait de chaude mollesse.

— Te voilà donc, ô mon Minou! s'écria-t-elle dès qu'elle me vit.

Et je sentis sur mes babines le frôlement de son mufle plus doux que le satin.

— Oui, c'est moi, lui répondis-je. C'est ton Minou, pour qui les jours sont des siècles loin de toi. Viens, ô ma Nounouche, l'heure fuit irréparablement; nous sommes jeunes; tu es belle. Viens nous aimer dans l'ombre.

De l'autre côté du mur où j'avais passé tant d'heures à l'attendre, s'étendait un jardin, vrai paradis de feuillages, noyé dans la mystérieuse obscurité d'une touffe de blancs lilas, massés en cabinet au-dessus d'un banc de pierre. Je l'y entraînai.

Une nuit chaude enveloppait les choses, comme de la tendresse visible. Tout un orchestre de petites flûtes chantait dans les arbres, embouchées par le vent. Et des ondes de clarté blanche s'épanchaient sur la pierre du banc, baignaient à l'entour les feuillées.

Au loin, dans les gouttières, râlaient les chats amoureux.

— Vois comme la lune doucement passe dans les branches de ces lilas, lui dis-je. Ce banc est comme un lit offert par la nuit à l'amour.

Nous sautâmes sur le banc, l'un à côté de l'autre, et si près que je n'aurais pu dire lequel des deux était elle et lequel était moi. Elle ouvrait son petit nez aux senteurs du printemps et louchait languissamment aux rais de lune qui filtraient par les trous des branchées. Sa jolie fourrure blanche reluisait comme si elle eût été saupoudrée d'éclats de diamants et dans sa claire prunelle se jouaient des moires dorées.

— O Nounouche, dis-je en chatouillant sa nuque du bout de mon museau, je ne vivais pas avant de te connaître. C'est depuis que je t'aime qu'un cœur bat dans ma poitrine. Miaou !

— La nuit est douce, ô mon Minou, et rien ne peut me séparer de toi, répondit-elle en inclinant sa petite tête pour mieux se faire caresser. Miaou !

— Tes yeux dans la nuit sont semblables à des disques d'acier et tes griffes luisent, rosées au bout.

Mon cœur est dans tes griffes et ma vie est suspendue à tes yeux. Miaou !

— Entends-tu mes soupirs, ô mon Minou ? Ma poitrine est gonflée d'amour et je suis toute troublée près de toi. Miaou !

— Les cieux sont témoins de ma tendresse. Qu'ils s'écroulent plutôt que je cesse de t'aimer ! Miaou !

— Je vois danser dans les rayons des moucheron au corselet d'or pareils à des étincelles ailées et la lune me fait des risettes. Miaou !

— O ma chatte adorée, quelle chose au monde vaut ces fiançailles du cœur ? Ta beauté est pour mes yeux un royal festin. Miaou !

— O mon poète, est-ce donc vrai que je suis belle ?

Elle tourna sur elle-même pour se faire voir tout entière.

— Tu es belle comme la vision qui danse au soleil et caressante comme le vent du matin qui se lève déjà dans les cieux. Miaou !

— Comment trouves-tu mes oreilles ?

— On dirait des mitres d'évêque chatoyantes au feu des cierges. Miaou !

— Et mon nez ?

— Reluisant comme la griotte aux lueurs du midi.

Miaou !

— Et ma gueule ? Regarde, voici que je l'ouvre.

— Semblable à une tranche de saumon où luit la blancheur aiguë des arêtes. Miaou !

— Et ma taille ? Tiens ! je la balance pour toi.

— Souple comme l'écharpe de cachemire que le Turc passe à travers sa bague d'or. Miaou !

— Et ces fossettes ?

— Nids d'amour où frissonnent les ris !

— O mon Minou, que j'aime t'entendre parler de mes grâces ! Je suis heureuse d'être si belle pour te plaire. Mais dis-tu bien ce que tu penses et sachant combien la flatterie grise les minettes, n'exagères-tu pas mes faibles charmes ?

Elle parlait en grippeminaudant, demi-souriante et me regardant du coin de l'œil. Et je répondis :

— Vainement j'ai cherché ta pareille parmi les filles des chats. Tu es la plus belle d'entre les chattes.

— Me donnerais-tu ta vie s'il le fallait ?

— Ma vie t'appartient, je te la donnerais avec joie.

— Vois : j'ai mis pour venir ma plus jolie robe et j'ai chaussé mes brodequins neufs. Comment trouves-tu ce corsage ?

— C'est le cornet de cristal où trempe la rose.

— Bien, mon Minou, je suis la rose. Mais ne crains-tu pas les épines ?

— Pourquoi craindrais-je d'être blessé par toi, puisque mon sang est à toi.

— C'est moi qui vais te craindre à présent, puisque tu es mon maître. Miaou !

Rien ne peut dire l'adorable manège qui accompagnait ses chatteries. Elle frottait son nez contre le mien, me caressait l'oreille du gras de sa patte et poussait de mignons soupirs, en se dodelinant, se balançant, se trémoussant et tordant sous elle sa frémissante queue blanche à bout noir. J'admirais l'art qu'elle déployait pour demeurer toujours dans la lumière ; reculant quand le rayon reculait, se mettant à droite quand la lune donnait à droite et allant à gauche quand la lune glissait à gauche. Elle avait un répertoire étendu de poses savantes, se pelotonnait, tendait le cou, remuait les oreilles, se grattait la tête, léchait son jabot, fourrait ses pattes sous les

miennes, plissait ses babines, faisait monter et descendre ses fossettes, tortillait ses hanches, levait une épaule et puis l'autre, inclinait la tête de droite à gauche et de gauche à droite, coquetait, minaudait, ronronnait et toujours me montrait sa gorge qu'elle avait blanche comme du lait.

— O ma Nounouche, lui dis-je, je t'aime à en perdre la raison. Regarde ces flancs amaigris : ils te diront mes souffrances pendant le temps que je ne t'ai vue. Qui t'obligeait à être si cruelle ?

— O Minou, je ne suis pas cruelle, et comme toi j'ai maudit le sort qui m'empêchait de voler dans tes bras. Nous autres filles d'un monde que tu ne connais pas, mon pauvre Minou, nous sommes malheureusement soumises à d'inexorables lois. Quand on nous voit dans nos boudoirs trôner comme des idoles au milieu de l'encens et des adorateurs, on envie notre bonheur et l'on voudrait être à notre place ; mais la plus humble minette possède un trésor que la richesse ne donne pas, et ce trésor, c'est la liberté. Ah ! mon ami, les chattes superbes, les grandes dames de chattes, nonchalantes et désœuvrées, ces reines du monde dont l'existence enchantée

s'étouffe à huis clos derrière le mystère des paravents, juge-les toutes par moi. Nous ne sommes pas libres et nous avons constamment sur nous l'œil des laquais qui nous servent, des filles qui font nos alcôves, des parents qui veillent à notre vertu, des amies qui seraient heureuses de nous trouver en faute.

« Nous vivons à jour dans des palais sans toit, sous une lentille qui grossit les moindres choses que nous faisons, et nous ne saurions aimer sans paraître déchoir. Ces inexorables lois dont je te parlais tantôt veulent que nous soyons insensibles et nous sommes contraintes d'étouffer dans le silence des nuits nos soupirs. O mon Minou ! sais-tu bien qui tu aimes et voudras-tu toujours rester au seuil d'un monde qui n'est pas fait pour toi, sans chercher à y pénétrer ? Car les femmes du monde sont au triple verrou dans leurs redoutables palais, et c'est en vain qu'on voudrait s'approcher d'elles.

— Qui que tu sois, ô la plus adorable des minettes, m'écriai-je, je mettrai ma gloire à t'obéir, et mes yeux ne verront que ce que tu voudras me faire voir.

— Pour toi, mon Minou, dit-elle, j'ai tout bravé et je suis venue cette nuit sans trembler.

— O ma Nounouche, dis-je alors, chaque mot de toi est un clou d'or qui fixe ton image dans ma pensée... Mais me diras-tu d'où tu revenais la nuit où je fus si troublé que je n'osai te répondre?

— Fol enfant, fit Nounouche en me donnant un léger coup de griffe sur le nez, ne vas-tu pas faire le jaloux à présent? D'où je revenais? Il y avait cette fois-là, si je ne me trompe, soirée chez la marquise Popotte et l'on s'y amusa fort tard.

Ces derniers mots se perdirent dans une petite toux mourante.

— Oui, mon bijou, une grande soirée. Toutes ces dames y étaient, cette évaporée de Minemine, la grande Fonfon, et cette petite Nana qui eut il y a quinze jours sa queue prise dans une ratière. On y joua à la main chaude et le grand M. Mitonmitaine me chatouillait toujours dans le creux de la patte. Ce fut un thé d'abord, un simple thé à la crème, mais la gaieté l'emporta et l'on finit par danser. Ah! Oui! ce grand M. Mitonmitaine me chatouillait bien singulièrement. Ne le connais-tu pas? Un grand brun à moustaches cirées et vêtu à la mode du jour. Oh! fort laid du reste. Figure-toi

qu'il s'est mis en tête de me faire la cour, et pas plus tard qu'hier, il me donnait une aubade. Mais ce n'est pas avec des aubades qu'on nous a.

Comme lassée de ce grand flux de paroles, sa petite gueule aux fines dents d'aiguilles se détendit dans un long bâillement, montrant au fond de la gorge les voûtes roses d'un mignon palais.

Je la regardais avec étonnement, et aussitôt elle se mit à rire de tout son cœur en se roulant sur son dos et me montrant le dessous de ses cuisses. Ces petites cuisses charnues me réjouissaient si fort les yeux que j'affectai une hilarité violente pour la faire rire plus longtemps. Ainsi elle découvrait de plus en plus son joli ventre grassouillet qui luisait à la lune.

— Ah ! mon Minou, dit-elle, quel œil tu m'as fait ! J'ai pensé en mourir de rire. Mais voici le jour qui paraît et j'ai sommeil.

— Non, ce n'est pas le jour, c'est l'ombre qui s'allume au feu de tes prunelles.

— Entends-tu le coq qui sonne le réveil ?

— Non, c'est le coucou du charpentier qui marque la demie après trois heures.

— Minou ! le vent fraîchit, j'ai froid aux épaules.

— Mets-toi plus près de moi, ô ma belle, et réchauffe-toi à mon cœur.

— Ah ! Minou ! ma fille de chambre Katty m'attend ; je ne puis demeurer plus longtemps.

— O chattes ! mécriai-je, quel mélange êtes-vous donc d'ardeur et de glace, pour vous montrer dans le même instant brûlantes comme les soleils de juin et froides comme les nuits de novembre ?

Elle eut une jolie moue dédaigneuse :

— Voilà une question indiscreète, mon beau poète !

Et, en riant comme une folle, elle ajouta :

— Tu es donc bien jeune que tu fasses aux chattes une question pareille ?

Puis, redevenue sérieuse, avec cette variabilité d'humeur qui la rendait si désirable :

— Écoute, ne demande jamais à une chatte ce qu'elle est. Elle est chatte ; que cela te suffise, pour le reste, ne t'en soucie plus que d'une guigne. Le jour où tu la connaîtrais, tu cesserais de l'aimer.

Tandis qu'elle me parlait ainsi, énigmatique comme une sibylle, je la regardais avec une secrète angoisse, la sentant expérimentée en amour et redoutant confusément les traîtrises prochaines.

En ce moment un petit bruit de plâtre s'écroulant nous fit jeter les yeux sur l'extrémité du mur qui nous séparait de la rue. Une grosse toison noire striée de cercles roux y moutonnait à grandes enjambées, avec une fébrile silhouette découpée sur les blancheurs de la lune.

— Sacré Matou ! cria ma Nounouche en se jetant dans mes pattes avec une vive frayeur, c'est lui !

— Lui ! Et qui donc ?

— Mitonmitaine ! Je suis perdue !





XIX

Muette et plus morte que vive, elle suivait de l'œil à travers les branches les mouvements de M. Mitonmitaine, le corps secoué d'un tel tremblement que je ne pus m'empêcher de la rassurer.

— Que crains-tu ? Ne suis-je pas avec toi ?

Elle soupira alors d'un air lamentable :

— Voilà où m'a menée mon amour pour toi ! Je suis déshonorée ! Oui, déshonorée à cause de toi ! Pourquoi ne suis-je pas restée vertueuse ? Je serais

maintenant dans ma petite corbeille ouatée, ma tête dans mes pattes, et je ne craindrais pas les M. Mitonmitaine qui passent sur le chemin.

Cependant l'intrus qui nous avait si fort troublés s'était assis au milieu du mur et considérait attentivement la maison de Nounouche. A différentes reprises, nous l'entendîmes tousser, comme quelqu'un qui veut indiquer qu'il est là; et enfin il se mit à appeler tout bas : « Nounouche ! Nounouche ! » puis un peu plus haut, et puis tout à coup si aigrement qu'on eût dit un mari rentrant le soir et trouvant porte close.

Je pensai tout d'abord en mourir de colère et déjà je m'élançais vers le trouble-fête... quand je m'avisai qu'il était un peu grand.

Elle semblait aussi impatientée que moi et hochait la tête en murmurant à travers ses quenottes :

— L'insolent ! L'insolent !

Lassé sans doute d'attendre, le galant descendit jusqu'au soupirail et avec l'accent d'un troubadour, modula cette supplication :

— Arrive donc, ô ma Nounouche ! c'est moi ! c'est ton Mitonmitaine !

Un éclair infernal traversa ma pensée.

— Est-ce que je rêve ? me demandai-je, tremblant de comprendre.

Mes yeux s'enfoncèrent comme des dards dans les yeux de cette Nounouche si tendrement aimée. Mais toute trace d'agitation avait disparu de son visage ; elle avait repris un air nonchalant, et une lippe méprisante plissait ses bajoues.

— Malheureux, me dis-je à moi-même, ne vois-tu pas que tu es le jouet des papillons noirs qui hantent ta cervelle ? Ta folie, infortuné Minou, est aussi évidente que sa tendresse et son innocence.

Un dernier appel retentit dans l'air de la nuit, flûté sur un ton lamentable, puis le drôle détala, et son pas décroissant se perdit bientôt dans la nuit.

Alors un grand désespoir s'empara de Nounouche ; elle poussait des cris aigus comme une chatte en gésine, couvrant ses yeux de ses menottes :

— Ah ! Minou, disait-elle à travers ses sanglots, que vas-tu penser de moi ? O malheureuses minettes ! Un mot prononcé dans la nuit peut nous ravir à jamais le cœur de ceux qui nous aiment.

Mon silence éperonna sans doute sa peine, car elle redoubla de larmes et de cris :

— Ah ! Minou, tue-moi plutôt que de douter de ma tendresse. Non, ta Nounouche ne t'est pas infidèle, et je n'ai jamais aimé que toi. O mon gros Minou chéri, je préfère la mort à ton mépris.

J'eus tant de peine à la voir dans cet état que les larmes me partirent subitement des yeux ; et tout en pleurant, je lui disais :

— Ne pleure plus, ma petite chatte. Je tuerai ce misérable. Oui, ton Minou le tuera ; ne pleure plus.

Aussitôt, comme si elle eût eu le pouvoir de commander à ses sentiments, les pleurs se tarirent dans ses yeux pour n'y plus laisser régner que la gaieté, et elle me fit mille chateries :

— Nous irons à deux, loin, bien loin, disait-elle, où il n'y a plus de M. Mitonmitaine.

Et l'instant après, poussant de menus soupirs :

— C'est égal : me voilà compromise. Ah ! Minou, pourquoi t'ai-je rencontré ?

Quand je l'eus ramenée chez elle, je me promenai jusqu'au matin, cherchant vainement à comprendre cette étrange petite personne, et pensant constam-

ment au grand M. Mitonmitaine. J'étais tout à la fois le plus heureux et le plus malheureux des chats.

— Mon garçon, m'avait souvent dit un vieux financier, quand tu auras la tête à l'envers, mange de l'herbe aux chats, qui est notre absinthe à nous, et ça te la remettra à l'endroit.

— Ah ! bon vieux, m'écriais-je après en avoir mangé, le remède est peut-être bon pour les financiers, mais ne guérit pas les amoureux.



a. v. m.



XX

Depuis ma liaison, ma vie s'était singulièrement dérangée : au lieu de rentrer chez mes parents, le plus souvent je rôdais jusqu'au matin dans les jardins des faubourgs, cherchant la solitude et y traînant avec moi la plaie saignante de mon amour.

Ma mère, fine mouche comme le sont les chattes, n'avait pas tardé à deviner la cause de mes longues sorties, et un jour, en me bichonnant, elle me dit :

— Sois tranquille, mon garçon, ta bonne petite maman a des yeux pour voir.

Mon père, lui, à qui ma mère avait fait part de ses pressentiments, me regardait en dessous et se frottait les pattes l'une contre l'autre en grommelant :

— Eh ! Eh ! c'est l'âge ! Pourvu que la belle-fille soit ménagère et sache mettre la patte à la poêle, dans un an nous serons grand-père et grand'mère.

Quant à moi, malgré l'envie que j'avais de parler, je me taisais, n'osant dire le nom de celle que j'aimais. Une sorte de pudeur invincible et je ne sais quelle mystérieuse appréhension que mon choix ne fût pas du goût de mes parents, m'empêchaient de leur ouvrir un cœur qui n'aspirait qu'à trahir son secret. Ma mère surtout s'apercevait de l'état où me jetait mon amour ; elle me pressa plus d'une fois, en pleurant avec moi, de lui tout dire, mais je m'arrêtai au premier mot de ma confession, sans pouvoir l'achever.

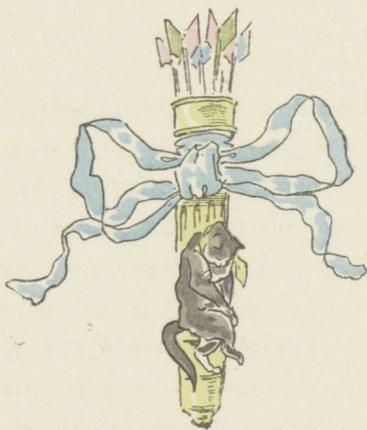
— Le petit sournois ! faisait mon père, vous verrez qu'il nous amènera une duchesse. Il sent le musc à quinze pas.

Autant j'avais éprouvé d'orgueil la première fois que je me sentis aimé, autant je devins humble vis-à-vis de moi-même après les traverses naissantes de mon amour. J'avais beau chasser de mon esprit les terreurs qu'y engendrait la jalousie et venger par mes larmes l'innocence un instant méconnue de ma maîtresse : le doute me poursuivait comme l'ombre même de son image, et je me rongais le cœur en d'amers souvenirs.

Cette enchanteresse avait pris d'ailleurs un si grand empire sur ma vie et je lui appartenais si bien par tous les pores que je ne demeurais pas une seconde sans ressentir les poursuites et les aiguillons de sa présence. Plus elle me paraissait inexplicable, plus je l'aimais, et l'eussé-je sue coupable, je crois, le grand Matou me pardonne ! que je l'en eusse aimée d'autant plus.

Cette mignonne tigresse me plongeait d'un mot dans l'enfer ou me ravissait dans les paradis, et sous sa patte charmante et redoutable, pleine de baumes et de poisons, ma plaie s'ouvrait et se fermait dans le même moment. J'avais pour tout dire la maladie de mon temps, et d'instinct, par cette loi du sang,

qui s'impose aux plus robustes, je m'affolais de l'extraordinaire, dans la joie comme dans la peine. Il m'arrivait bien de penser que comme les autres j'aurais pu m'éviter les souffrances qui me labouraient le cœur, en me contentant des grosses félicités que m'eût apportées en dot l'une ou l'autre jolie maritorne de mon voisinage ; mais cette perspective bourgeoise me remplissait de mélancolie et je me remettais bien vite à savourer la douceur de mes douloureuses et hautaines amours.





XXI

Depuis l'aventure du jardin, j'avais revu chaque soir ma Nounouche, et chaque fois sans pouvoir m'en rendre compte, j'avais emporté de nos entretiens comme la rancœur des ivresses mal cuvées. Tant qu'elle était près de moi, je ne pensais qu'au bonheur de sentir sa petite tête contre la mienne ; mais à peine m'avait-elle quitté que de mortelles appréhensions reprenaient la place qu'elle avait laissée toute chaude en moi. Je ne lui en parlais pas, honteux de l'effleurer de mon doute.

Quinze jours s'écoulèrent sans qu'un nuage troublât la félicité de nos rendez-vous.

Nous avions l'habitude de nous voir à la nuit tombante dans le jardin aux lilas ; mais nous n'y passions jamais ensemble plus d'une heure. Vainement j'essayais de la retenir au delà de ce temps : c'était la seule chose qu'elle ne voulut point m'accorder ; et je remarquai qu'elle s'en allait toujours un peu précipitamment.

— O ma princesse, lui dis-je un soir que je l'aimais plus qu'à l'ordinaire, il faut que je m'accuse. Je suis le plus misérable des chats. Voici que je suis à tes pieds, implorant mon pardon. O ma Non-nouche ! j'ai osé douter de ton cœur.

— Et pourquoi, ami ? me dit-elle de ce petit ton indifférent qu'elle prenait souvent, levant lentement la tête et me regardant de ses yeux mi-clos.

— Eh ! le sais-je, mon adorée ? Le cœur des jeunes chats est plein de détours.

Un sourire d'une douceur extrême plissa sa lèvre, fit remonter jusqu'à son œil ses fossettes ; elle me tendit la patte en une reine qui pardonne et me dit :

— Et maintenant, doutes-tu encore ?

— Que je meure plutôt ! m'écriai-je en couvrant ses pattes de baisers.

A présent je vois clair dans le passé : je crois qu'elle m'a aimé un peu, moins pour moi que pour elle, car elle faisait de l'amour un art où elle excellait.

— O ma bien-aimée, lui dis-je un jour, j'ai peur : si tu allais ne plus m'aimer !

Elle se mit à rire, puis me baisant :

— Eh bien ! tu cesserais de m'aimer, voilà tout.



a. p. m. a.



XXII

Voilà tout ! Ce mot coula comme de la glace dans le sang de mes veines. Et de quel ton elle me l'avait dit ! Demi-rieuse, demi-indifférente, sa petite épaule haussée et sa jolie moue plissée aux babines, comme s'il se fût agi de la chose du monde la plus insignifiante. Voilà tout ! Ah ! grand Matou ! Tu sais comme mon cœur en fut bouleversé.

— Non, Nounouche, lui dis-je le lendemain. C'est en vain que je cherche à m'abuser : il n'est

plus d'illusion possible. Tu m'aimes encore, mais d'un amour qui chaque jour s'attédie.

— Eh ! mon ami, répondit-elle avec impatience, pourquoi nous affliger à l'avance des changements que nous réserve l'avenir ? Il sera toujours temps de nous quitter quand nous ne nous aimerons plus.

— Ah ! dis-je, que tu parles légèrement de cet amour que nous nous sommes juré pour la vie !

Mais elle se mit à sautiller après un flocon de ouate qui voltigeait dans l'air ; et d'un air dégagé :

— La vie est bien longue.

Je ne pus me contenir, j'éclatai en sanglots.

— Tu sais bien que mon cœur est sous ta griffe, et tu es impitoyable, cruelle Nounouche.

Pour toute réponse, elle étouffa au revers d'une de ses menottes un bâillement flûté qui tinta à mes oreilles comme le glas de mes amours.

Une colère me prit : je me levai d'un bond.

— Adieu, je ne vous importunerai pas plus longtemps de ma présence et de ma tendresse.

Elle se mit à s'éventer et, sans me regarder, le plus tranquillement du monde, me dit :

— Comme vous voudrez, mon ami.

Je n'avais pas fait dix pas que mon courage faiblit
et je revins me jeter à ses pieds.

— Non ; ma Nounouche, criai-je, je ne puis pas !
J'ai mis ma vie dans cet amour ?

— Allons grand fou, dit-elle, il faudra donc nous
remettre à nous aimer.

Pendant deux jours elle fut adorable, me baisa, me
caressa, leva les yeux au ciel, prit la nuit à témoin de
son ardeur, pleura, pria, folâtra et redevint la Nou-
nouche des premiers jours.

J'étais heureux comme quelqu'un qui a failli se
noyer et voit du bord couler l'eau où on l'a repêché.



Vincent



XXIII

Ce soir-là, c'était le deuxième après ma sottise querelle, nous nous aimâmes comme deux tourtereaux fiancés du matin. Elle se roulait sur le dos, lutinait avec les rayons de la lune, se sauvait ensuite dans le bosquet, me criait miâo pour se faire prendre ou bien se pendait par la patte aux arbres et gambadait follement autour de moi. Elle était si vive, si preste, si ailée dans ses entrechats que j'avais honte des miens, et pendant qu'elle sautillait dans la clarté, je me contentais de faire des cumulets, le plus rapidement que je pouvais. Quand nous nous

étions bien fatigués à ce jeu, elle venait se reposer contre mon épaule et nous disions tout bas en nous becquetant à petits coups : « Encore ! Toujours ! »

Quand je l'eus reconduite à sa porte, je ne sais quelle fantaisie me prit de rentrer dans le jardin.

Un petit vent doux soufflait par bouffées d'en haut et, comme des mains qui se cherchent, agitait les branches des arbres. Une chaleur amoureuse et subtile flottait dans l'air et montait au cœur comme de l'ivresse. C'était le temps où les hommes et les chats connaissent l'amour.

Je me mis à la place où nous nous étions tenus enlacés quelques instants avant et comme on savoure une jatte de lait, je savourai le temps que nous avons passé ensemble. Des moineaux avaient accroché leur nid en haut d'un peuplier voisin : malgré la nuit ils bruissaient en remuant les ailes, et pendant qu'ils pépiaient leurs petits becs se cognaient tendrement. Parfois un chat passait entre les arbres en étouffant ses pas, comme un amant qui se glisse au rendez-vous. Des couples gaillards faisaient l'amour dans les gouttières. On voyait des minettes sur le retour rôder mélancoliquement en bâillant à la lune

et les jeunes minettes se mettaient à la fenêtre, écoutant si personne ne venait dans la nuit. Des maris jaloux faisaient aux galants la chasse sur les toits et les mamans querellaient les petites chattes échaudées avant le temps. La nuit était si belle que tous les ménages de chats s'étaient mis à l'air.

Pelotonné sur le banc où nous nous étions aimés, je savourais avec de voluptueux frissons le souvenir de nos bonheurs, pensant en moi-même :

— A présent, elle dort sur son joli coussin brodé; et un rêve lui fait croire que je suis auprès d'elle.

Puis, songeant à toutes celles que j'aurais pu aimer et de qui la tendresse, plus décevante que la chimère, aurait fait le tourment de ma vie.

— Quelles délices, me disais-je, que d'aimer une chatte comme il faut! Avec elles on n'a pas à craindre d'infidélité; leur amour est constant jusqu'à la mort.

Et, trouvant tout selon mon cœur, je m'écriai :

— Le grand Matou est bon.

Une voix répondit à cette action de grâces : c'était celle de M. Mitonmitaine qui miaulait amoureuxment : Nounouchette ! Nounouchette !

Je fis un grand saut.

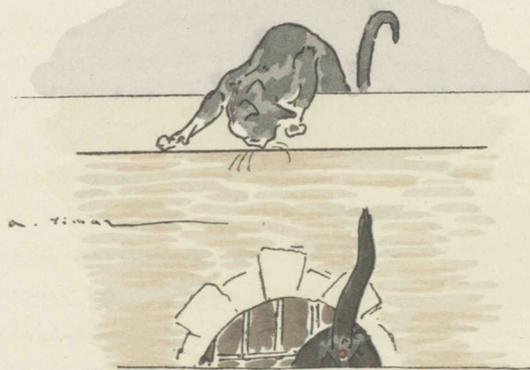
— Ah ! me dis-je, c'est le moment de le tuer. Je l'ai promis à Nounouche.

— Nounouchette, faisait toujours la voix, c'est moi, c'est ton miâou chéri.

— Oui, me répétai-je en m'excitant, voilà le moment de le tuer.

Mais je ne le tuai pas : décidément, il me paraissait trop grand.

Comme je m'élançais sur la crête du mur, je vis la longue queue noire de M. Mitonmitaine qui disparaissait à travers le soupirail.





XXIV

Je pensai ensuite à les tuer tous les deux, car j'éprouvais une grande colère ; mais cette rage d'extermination ne dura que quelques instants et finalement se noya dans un déluge de larmes.

— O Nounouche ! soupirais-je constamment ; Nounouche ! C'est fini. Je ne veux plus te voir. Tu m'as trompé. Cette âme d'enfant qui se donnait

à toi sans retour, tu la roulais dans tes griffes comme une bobine de soie. Toutes tes caresses, tes baisers, tes ivresses ! mensonges ! Tes serments, mensonges ! Les mots que tu bégayais dans ton délire, mensonges ! je saigne à te croire perfide et je donnerais ma vie pour te retrouver fidèle. Fidèle ! Ah ! tigresse, tu ne le fus jamais. Tu m'as trompé dès le premier jour. Je t'aimais follement et voilà que tu brises mon cœur. Ah ! tout est fini. La vie sans toi n'est qu'une réalité grossière. Je veux mourir, ô Nounouche, pour que tu pleures au moins celui que tu n'as pas su éternellement aimer.

Mais, dans la tiédeur du jour, des tentations folles de la presser une dernière fois contre moi me reprenant, j'inventais aussitôt des prétextes tous plus sérieux les uns que les autres pour justifier bien vite mes lâchetés.

— Oui, oui, si je la revois, me disais-je, je la baiseraï comme à l'ordinaire sur le coin de l'oreille, dans cette petite nuque tiède, hélas ! où je savourais éperdûment les blandices. Je verrai jusqu'où va sa perfidie et je boirai amèrement mon calice en l'épanchant goutte à goutte de ma propre main. Je veux

sentir sa fourbe me brûler le cœur comme un fer rouge, je veux goûter dans ses baisers la torture atroce de son amour adultère. Ce sera une comédie sans nom de voir son œil s'allumer pour moi dans la nuit, cet œil où s'est imprimée l'image d'un autre ; mais, dussé-je en crever de rage et d'horreur à ses pieds, j'aurai du moins épuisé volontairement les funèbres voluptés des agonies.



— 122 —



XXV

Ballotté en toutes sortes d'extrémités, j'étais comme une arène où se livraient orageusement carrière la Haine et l'Amour et tantôt je jurais que je ne la reverrais plus, tantôt j'aspirais à la revoir encore.

Par moments même je m'attendrissais au point de lui pardonner et, reconnaissante de mon pardon, je la rêvais abjurant ses perfidies.

Quand je descendais en moi-même, il me semblait que je ne l'avais jamais autant aimée, et par un étrange effet des passions, je me sentais plus constant à mesure que je la devinais moins fidèle.

Mais bientôt la jalousie l'emportait de nouveau sur mes attendrissements et me retraçait l'image de ma maîtresse aux bras de son amant : ma plaie s'enflammait alors comme d'une poix maligne, et je caressais avec une complaisance atroce et d'inférieures voluptés des pensées qui me faisaient monter la male mort à la gorge.

Nous nous étions donné rendez-vous pour le lendemain.

Plus le moment approchait, plus l'irrésolution tourmentait mon cœur battant comme un tambour, sans vouloir la laisser, j'hésitais à la joindre.

Je m'aperçus tout à coup que l'heure fixée par elle était passée.

Alors je me précipitai tête baissée et j'arrivai tout haletant.

Elle m'attendait.

De mignons sourires roses retroussaient le bout mutin de son museau.

— Tu es en retard, me dit-elle, mais je ne t'en veux pas. Bien au contraire, je suis la plus heureuse femme du monde. — Embrasse-moi. — Et sais-tu pourquoi, méchant garçon, qui ne vaux pas l'amour qu'on a pour toi ? Tu m'as parlé il y a huit jours d'une petite fourrure à ton idée qui m'irait bien et dont tu raffolais. Eh bien ! mon ami, j'ai été l'essayer tantôt, elle me va divinement. Tu verras cela demain.

Ce parfait détachement d'esprit me soulagea de l'oppression de mes idées mais en même temps m'exaspéra.

— Si elle était coupable, pensais-je, elle n'aurait pas cette insouciance.

Et presque aussitôt l'affreuse certitude s'empara derechef de moi : ainsi va l'esprit chez les chats. Et mes yeux parcouraient lentement sa personne, en détaillaient les perfections avec d'amère soif de torture.

— Tu vois ces épaules, ces menottes, ces jolis reins cambrés, ces jarrets ? Eh bien ! un autre possède tout cela ; tu es un idiot.

— Ah ! ma Nounouche, lui dis-je en grimaçant

un sourire, que te voilà jolie dans ta joie ! Sais-tu bien que cette idée de me plaire t'a tout embellie ? Viens dans mes bras. Et a-t-on beaucoup pensé à son petit Minou pendant la nuit ? Eh ! eh ! eh ! ce bon petit Minou qui t'adore à s'en affoler la cervelle ! Qu'a-t-on pensé de lui, dis ! ma charmante ?

— Tu m'embrasses trop fort, mon Minou. Prends garde à ma coiffure.

— Ah ! oui, ta coiffure ! qui donc pourtant a le droit d'y toucher, si ce n'est moi ? n'est-ce pas mignonne, que personne n'y touche que moi ?

— La jolie question !... Tu me regardes d'un air singulier ! Qu'as-tu ?

— Tu l'as dit : singulier. Oui, très singulier, en vérité... C'est que je t'adore, ma chérie. Et toi, m'adores-tu toujours ? Voyons, dis-moi que tu m'aimes, là, comme tu sais si bien le dire !

— Peux-tu en douter ? mais oui, mon petit Minou, je t'aime bien va !

Et elle prenait ma tête dans ses pattes.

Un ricanement me vint aux dents.

— Et M. Mitonmitaine, l'aimes-tu beaucoup aussi, ma chérie ?

Elle me regarda dans le profond des yeux, froidement.

— Ah ! chienne m'écriai-je.

Et incapable de me maîtriser plus longtemps, je dardai mes griffes.

Elle eut un cri.

— Minou, tu me tues !

Puis son saisissement s'étouffa dans les pleurs, et en même temps elle poussait si fort son petit ventre en avant que je crus qu'elle allait éclater.





XXVI

Jamais je n'ai pu résister à ses larmes et elle le savait bien. Insensiblement ma colère fondit sous la rosée tiède dont elle mouillait mon nez et mes pattes, comme de la neige sous une pluie de printemps. Je me taisais pourtant et la laissais pleurer. Mais à la fin je me sentis moi-même si navré de sa douleur que je la saisis contre ma poitrine en sanglotant.

— O Nounouche ! lui dis-je, mon amour est plus puissant que ma colère. Vois si je suis bon ! je te pardonne le mal que tu m'as fait.

A ces mots elle s'arracha subitement de mon étreinte, se dressa de toute sa hauteur et, l'œil en feu, comme une vipère sur laquelle on aurait marché dans l'herbe, elle m'accabla de ces mots :

— Votre pardon ! Et pourquoi ? Qu'ai-je à faire de votre pardon ? Allez donc dire ces balivernes aux filles de votre quartier. Quant à moi, je ne suis pas de celles auxquelles on pardonne. Votre comédie est trop grossière et vous tombez dans la drôlerie. Ah ! vous faites de la grandeur d'âme, vous, comme cela, sans dire gare, et vous croyez sans doute qu'on va se jeter à vos pieds en criant merci ! Laissez donc cela aux cabotins de province, mon cher, et souffrez que je n'aie plus pour vous que le dédain de votre lâcheté et de votre sottise.

Je la vis faire un pas en avant et tourner la tête pour regarder si sa robe ne plissait pas, puis d'un petit coup de patte aplatir un volant qui bouffait et s'en aller en me trouant les yeux d'une œillade pointue comme une vrille.

J'étais béant : tant d'astuce ou tant d'innocence me confondait. Ma fierté me conseillait de ne rien tenter pour l'arrêter ; ma tendresse au contraire me poussait à la retenir. Comme toujours, celle-ci l'emporta.

— Nounouche, un mot ? suppliai-je.

— Non, adieu !

— Nounouche, je t'en conjure !

— Faire pleurer une chatte et puis se mettre en tête de lui pardonner !

— Écoute-moi, ma Nounouche toujours chérie !

— Non, Monsieur, je ne veux rien entendre. Quand je vous verrais à mes pieds...

— Regarde, j'y suis, m'écriai-je en l'enlaçant. Tu ne t'en iras pas sans m'écouter.

— Ah ! méchant, me dit-elle alors en sanglotant, tu me paies mal de ma faiblesse !

Nous restâmes un moment sans parler, moi l'embrassant, elle me rendant mes baisers.

— O ma Nounouche, lui dis-je enfin, je t'aime aussi tendrement qu'un petit chat aime sa mère. Je donnerais ma vie pour t'épargner une souffrance et si je t'ai parlé durement, je m'en repens ; pardonne. Mais cette nuit, comme j'étais sur le mur...

— Sur le mur ! soupira-t-elle en rongant son ongle rose, tu m'espionnais !

— Non, ma Nounouche, je ne t'espionnais pas. Le désir de savourer les instants que nous avons passés ensemble dans les lieux où ils s'étaient écoulés me retenait seul dans le jardin. Tout à coup j'entends une voix à laquelle une autre répond. Le doute, ce couteau à lame torse, pénètre dans mon âme. Je regarde. Ah ! Nounouche, me diras-tu ce que M. Mitonmitaine venait faire à cette heure ?

Elle me regarda longuement, puis accentuant chaque mot d'un hochement de tête :

— Quoi ! tu as pu croire ?...

Elle éclata de rire.

— Ce pauvre Minou ! Voilà donc ton amour. Le moindre soupçon le change en état quinteux : Fi ! le vilain jaloux !

Elle faisait de ses jolies babines le mouvement de rejeter un noyau de cerise.

— Eh bien ! lui dis-je en la serrant plus fort comme pour faire sortir de sa gorge le mot de ma délivrance. Eh bien, me diras-tu ?

Elle se rengorgea et fort tranquillement :

— Tu as raison, mon amour ; ce M. Mitonmitaine est en effet venu chez moi.

— Achève, je t'en supplie.

— Comment me trouves-tu avec ces marabouts dans les yeux ?

— A ravir... Il est donc venu ?

— Oui. Je crois que si je les portais plus de côté...

— Oh ! ne te fais pas un jeu de mes angoisses.

— C'est que la mode est de les porter sur le côté cette année... Ah ! oui, ce M. Mitonmitaine ! J'oubliais. Eh bien ! que veux-tu savoir ?

— Que venait-il faire chez toi ?

— Jolie question ? Il est entré...

— Mais ensuite ?

— Ensuite ? je l'ai mis à la porte et j'y ai mis après lui la fille qui l'avait laissé entrer.

— Cette voix que j'ai entendue était donc la voix...

— De ma femme de chambre tout simplement.

Tout cela fut dit avec le plus grand calme, d'une voix posée, tandis qu'elle caressait ses babines, à demi reployée dans son joli fanon d'hermine. Mon paradis, un instant fermé, se rouvrit.

Mais ma félicité fut de courte durée. J'avais beau

vouloir m'aveugler et demander l'oubli aux voluptés que je goûtais auprès d'elle ; le doute, de ses dents de rat, ne cessa plus de me ronger. Quelquefois, redevenu raisonnable, je me disais qu'il me faudrait la quitter un jour, que ces sortes d'amour ne peuvent avoir ni consistance ni durée, et qu'en y coupant court, je briserais les anneaux de ma triste chaîne. Malheureusement le courage me manquait toujours au dernier moment, et quand l'heure était là, je courais en nage à nos rendez-vous.





XXVII

Un jour l'ayant trouvée plus tiède qu'à l'ordinaire, il me vint à l'esprit de lui inspirer un peu d'inquiétude. Je lui dis d'un petit ton dégagé :

— Il y a une bien jolie minette dans mon quartier.

Elle me parut un peu piquée.

— Ah ! vraiment ? Et quelle est cette beauté ?

— C'est une minette qui m'aime et qui a les yeux jaunes, les pattes blanches, le ventre blanc, avec la plus mignonne tête qui soit au monde.

— Monsieur, me dit-elle, je n'aime pas les comparaisons. Il ne s'agit ici que de moi.

Je crus être très malin et lui dis câlinement :

— De toi, je le sais bien. Mais si cette minette me plaît, n'est-il pas naturel que je te parle d'elle ?

Elle m'enveloppa d'un regard singulier et, au bout d'une seconde :

— Ah ! ah ! cria-t-elle, Minou ! tu me fais rire.

Son rire me glissa le long de l'échine comme une râpe. Je me trouvais si bête que je ne sus que dire.

Le lendemain, mon père me pinça l'oreille et me tirant dans un coin :

— Ah ! ça, mon gars, l'amour te fait oublier tes devoirs. Voilà trois réunions du conseil auxquelles on te fait l'honneur de te convier sans que tu y montres seulement le bout de ton nez. Tu es chat certainement ; mais avant tout, tu es citoyen. Tu te dois à ta famille, à ta race, à ta patrie, que dis-je ? tu te dois à toi-même.

Il se caressa le menton.

— De mon temps on n'était pas aussi fou qu'aujourd'hui. Le monde tourne à rien. On mange, on boit, on dort. Hé ! hé ! Moi aussi j'ai aimé, mon

garçon, mais au moindre appel de la patrie, j'étais debout. Fais comme moi, Loulou, et tiens-toi prêt. On a besoin de ton bras.

Là-dessus il se mit à frotter ses rhumatismes de bas en haut et de haut en bas, ruminant des paroles qui éclatèrent enfin dans cette question :

— Et la petite, quand nous la présenteras-tu ?

Je me sauvai, épouvanté à la seule pensée des confidences, pendant que mon grave chat de père riait dans sa moustache en grommelant :

— Sournois ! sournois !





XXVIII

En sortant de chez mes parents, je donnai de la tête contre un petit vieillard à favoris que je mis à peu près par terre. Comme je me retournais pour m'excuser, je reconnus le général de l'empire qui m'avait fait entrer au conseil. Grand Matou ! que j'étais heureux dans ce temps ! un peu de fumée suffisait à mon cœur. Et maintenant !

— Ah ! c'est toi, mon petit, me dit le général. Diable ! tu cognes dru. Hé ! hé ! on te mettra au premier rang, sois tranquille.

Il fit un pas en avant et puis s'arrêtant :

— Dis-moi donc, gamin, pourquoi n'as-tu plus paru au conseil ? ton absence a été fort remarquée. Il y a eu des miâou à ton adresse. Ta ! ta ! ta ! me suis-je dit, le petit polisson a l'amour en tête. Allons ! viens ce soir, il y a séance. On t'attend.

On m'attendait ! Toute cette gloire ne me paraissait rien à côté de l'amour de ma maîtresse et ne me valait pas une caresse de sa patte. Mais l'honneur ! le devoir ! Ces mots remuaient à peine ma ténébreuse conscience. J'avais pris l'habitude de tout rapporter à l'idole et partout où elle n'était pas je ne voyais que néant.

— Pourtant, me dis-je, les chattes sont sensibles à la gloire. J'irai au conseil, ne serait-ce que pour en sortir plus brillant à ses yeux.

J'y allai le soir. La séance était solennelle. Tout ce que la cité comptait de notables jurait sur la Bible de vaincre ou de mourir. Mon cœur se haussa un peu, mais quand vint mon tour de prêter

le serment, la crainte de me parjurer me fit hésiter.

J'entendis des murmures.

— Jurez, dit d'une voix aigre le rabbin.

— Je jure, dis-je très vite.

Il fut résolu dans cette séance que je porterais, dès ce jour, le nom de poète de la patrie, et l'on me nomma secrétaire au conseil.

— O ma Nounouche, pensai-je, ces honneurs sont pour toi. Je les déposerai demain à tes pieds.

Le lendemain, je la vis venir en pleurs et toute languissante.

— Qu'as-tu, ma bien-aimée ? lui dis-je, pressentant quelque malheur.

— La guerre ! fit-elle d'un ton lamentable.

— Ah ! oui, la guerre ! Terrible chose que de quitter l'idole de mon âme ! Il le faudra pourtant, ma mie, mais si l'orgueil est un baume à la douleur, apprends qu'ils m'ont...

— Eh ! tu m'impatientes ! il s'agit bien de cela, en vérité ! Tu parles de toi comme si je n'étais pas en jeu, moi.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que demain au plus tard, il faudra que je fuie.

— Et pourquoi fuir ?

— Sans doute, et toi-même, ne veux-tu pas fuir aussi ?

— Je reste, pour vaincre ou mourir.

Le roulement emphatique avec lequel je prononçai ces belliqueuses paroles amena d'abord au coin de ses babines une de ces moues délicieusement moqueuses qui lui étaient familières; puis tout à coup la fine raillerie dont le trait s'aiguissait dans le miroir de ses claires prunelles fit place à une inquiétude irritée.

— Ah ! ça, serais-tu des...

— Mais sans doute ; et toi ?

— Grand Matou ! Il est des Petits-Minous ! s'écria-t-elle impétueusement en faisant claquer ses pattes l'une dans l'autre.

J'étais atterré ! Quoi ! ma maîtresse appartenait aux ennemis de ma race, et c'était contre elle que mon vers, homicidement forgé, s'était tourné sans que mon cœur en eût rien pressenti !

Elle eut peut-être dans ce moment la seule émotion vraie que je lui aie jamais vue :

— Ah ! mon minou, dit-elle tristement, tout est donc fini et nous allons nous quitter !

— Périsset le monde plutôt que notre amour ! m'exclamai-je en la couvrant de caresses.

— Fuyons, dit-elle.

— Oui, ma chatte, ma Nounouche, mon idole, ma bien-aimée, ma vie, oui, fuyons ; fuyons loin du monde, loin des chats, dans les solitudes vierges où n'a pas encore pénétré la douleur. Fuyons à l'instant.

— Non, dit-elle, pas aujourd'hui, mais demain.

Nous nous baisâmes plus de cent fois en nous disant : A demain ! à demain ! et l'idée que désormais nos deux existences allaient être rivées l'une à l'autre me mettait hors de moi-même.

Quand elle ne fut plus là, un peu de calme rentra dans ma pensée et j'eus honte de mes lâches faiblesses.

— Et ton père ? Et ta mère ? Veux-tu donc qu'on leur jette à la tête comme un opprobre le nom de leur fils ? Faudra-t-il qu'après en avoir été si tendrement aimé, tu deviennes le tourment de leurs jours et le ver rongeur de leur vieillesse ? On te nommera

partout un traître ; ta patrie te sera fermée à jamais ; tu auras beau mettre entre les tiens et toi la mer et la terre, rien n'empêchera que tu ne sois un traître ; et si tes os se retrouvent quelque part, on dira : ce furent les os d'un traître.

A toutes ces objurgations de ma conscience, mes larmes coulaient.

— Je resterai, me dis-je, j'irai à la bataille, je tâcherai de me faire tuer. Qu'elle s'en aille seule, l'idole maligne qui me fait oublier mes parents et mon devoir, et qu'elle cesse de verser sur moi ses sortilèges, la dangereuse enchanteresse.





XXIX

Jusqu'au soir ma résolution demeura inébranlable. Mais à mesure qu'approchait l'heure, le désir de sa présence me rentrait au cœur comme une obsession.

— J'irai seulement jusqu'au mur et je me tiendrai caché pour la voir une dernière fois.

Je grimpai sans bruit sur le chaperon et plongeai

les yeux dans le jardin. Personne. Je pensai que je m'étais trompé d'heure et j'attendis.

— Elle va venir... Elle a des affaires à ranger. C'est une chose importante que de fuir.

Une heure se passa. Je tremblais comme une feuille à chaque rumeur, pensant :

— Enfin ! c'est elle !

Ce n'était que le vent dans les branches, l'éboulement du plâtre sous mes enjambées, le guet mystérieux d'un autre chat dans la nuit. Des sueurs me mouillaient le dos. Pourquoi ne venait-elle pas ? Qui la retenait ? Et comme un poignard, la pensée de Mitonmitaine s'enfonçait lentement en moi.

L'amour chassait de nouveau au pas de charge mes résolutions du matin. Grand Matou ! si elle allait paraître ! Ah ! je ne le sentais que trop bien : je tomberais à ses genoux, j'abjurerais mes serments, je lui répèterais : Fuyons.

Deux heures s'écoulèrent. Une inexprimable angoisse me serrait la gorge dans son étau. J'aurais tout donné pour la sentir comme la veille entre mes bras. Ma vie s'était concentrée dans l'attente. J'étais haletant.

La troisième heure sonna. Je me mis à l'appeler.
La nuit demeura muette.

A la fin, n'y pouvant plus tenir, je fis ce que je n'avais jamais osé faire en d'autres temps : je descendis dans le soupirail et criai de toutes mes forces : Nounouche ! Nounouche !... Des chiens aboyèrent.

Je me souvins alors d'une petite vieille qui demeurait à deux pas et chez laquelle mon amie, très superstitieuse, se faisait tirer quelquefois les cartes.

Je frappai au volet.

— Entrez, cria la vieille en toussotant.

Elle se tenait accroupie sur un grabat, dans des loques pouilleuses, desquelles sortait sa frimousse, plus ratatinée que l'anus d'une antique levrette. Il y avait à terre du marc de café, un jeu de cartes, des béquilles et dans le coin un hibou avec lequel elle vivait en bons termes.

— N'avez-vous pas vu mademoiselle Nounouche aujourd'hui ? demandai-je en tremblant.

— Qui ça, mademoiselle Nounouche ? Connais pas. Il n'y a dans le quartier qu'une madame Nounouche.

— Eh bien, oui, madame Nounouche... Voici des rogatons de fromage pour toi. Regarde dans tes cartes si elle est chez elle.

— Point n'est besoin, mon gentilhomme. Elle est partie aujourd'hui à midi.

— Partie ! exclamai-je.

— Son mari est venu la prendre et ils comptent ensemble regagner leur ville natale.

— Son mari ! Je tombai à la renverse.





XXX

Quand je revins à moi, je ne pensai d'abord qu'à en finir avec la vie. J'essayai de me jeter dans un puits, mais il y faisait trop froid; je voulus ensuite me lancer dans un feu de cheminée, mais il y faisait trop chaud; je me cognai la tête contre un mur, mais j'avais la tête trop dure.

Je me résignai à vivre.

Aujourd'hui que j'en ai aimé bien d'autres, je songe avec épouvante aux égarements dans lesquels

faillit me précipiter cette adorable et perverse petite créature qui se partageait entre M. Mitonmitaine, son mari, moi, et quelques autres.

Je suis, à cette heure, un chat de bien, vivant entre ma femme et mes enfants, et quand le dimanche, la galette sur la table, je philosophe avec moi-même, je me console des chats en pensant que les hommes ne valent pas mieux.

C'est pour les chats que j'ai écrit cette histoire, et si elle ne profite qu'aux hommes, tant pis pour les chats.





MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

